

Cité

Revue de la Nouvelle Citoyenneté

Georges DUMEZIL

N°13 - 35 F

Photo Gallimard / J. Sastier



Editorial

On ne dira jamais assez la puissance des *media*. L'occasion nous est à nouveau offerte de la constater avec la récente émission « Apostrophes » consacrée au professeur Dumézil.

Scientifique éminent, auteur de nombreux ouvrages - plus d'une cinquantaine -, membre de l'Académie française, Georges Dumézil restait jusqu'à présent peu connu du grand public; sa notoriété touchant surtout les milieux scientifiques et universitaires.

Soixante minutes d'émission ont permis à de nombreux téléspectateurs de découvrir la personnalité attachante, la culture prodigieuse et l'intelligence toujours vive de l'homme qui a consacré plus de 70 ans de sa vie à la mythologie comparée, aux langues, aux indo-européens ...

L'aventure exceptionnelle de Georges Dumézil révèle, avec d'autres, l'éclatement des cloisons séparant les sciences humaines. Les approches de chaque discipline se sont enrichies de questionnements venus de disciplines voisines. Limité par l'impossibilité pour un homme d'intégrer l'ensemble des démarches, compensé parfois par un travail d'équipe, ce mouvement semble irréversible. Rien d'étonnant donc que les pensées les plus fécondes du temps se trouvent aux charnières de plusieurs disciplines. Rien d'étonnant non plus qu'elles soient difficiles à cataloguer. A Bernard Pivot qui lui proposait plusieurs qualificatifs pour ses travaux, le professeur Dumézil parlait d'*« aventure intellectuelle »*.

Révélatrices aussi les oppositions que ses investigations engendrent. De larges perspectives ne font pas l'affaire des « spécialistes » qui se sont enfermés dans leurs disciplines. Plus les domaines embrassés sont vastes, plus ces spécialistes se font nombreux. La réussite de Georges Dumézil montre qu'il est possible d'avoir raison contre ceux qui veulent faire croire que le choix doit se faire entre le savoir patient et assuré du « spécialiste » et les larges perspectives aventureuses.

Dans l'introduction à un ouvrage récent, « L'oubli de l'homme et l'honneur des dieux - Esquisses de mythologie » (Gallimard, 1985), perçait le souci du vieux chercheur: « ... La troisième partie introduit dans les Esquisses un type d'écrits dont j'ai dû beaucoup user jadis et naguère, mais que je ne pensais pas d'abord y mêler. Dans peu de temps, je ne serai plus là pour rétablir la vérité contre des critiques qui, dirait-on, s'appliquent à défigurer, à ridiculiser mon travail pour se débarrasser plus facilement de résultats qui les gênent dans leurs propres constructions. Le jeu alors s'amplifiera, bien que je sois sûr que de bons esprits feront obstacle à l'opération. Je préfère donc, de mon vivant, donner quelques exemples de cette escrime nécessaire, qui ne m'est d'ailleurs pas désagréable... »

Il y quelques mois, nous avons rencontré Georges Dumézil à son domicile parisien. L'entretien qu'il nous accorda ouvre le dossier que nous lui consacrons aujourd'hui.

Philippe CAILLEUX

page 1

Cité

Cité N°13 - dépôt légal : septembre 1986 - ISSN 756 3205

page

DOSSIER:

- Rencontre avec Georges Dumézil.....	3
Ph. Cailleux et B. Renouvin	
- Dumézil et l'imaginaire indo-européen.....	9
Yves Chalas	
- Un portrait de Georges Dumézil.....	25
Philippe Delorme	

ENQUETE:

- A quoi sert le «Figaro-magazine» ?.....	30
Emmanuel Mousset	

LETTRES:

- René Girard lecteur de Hamlet.....	34
B.R.	
- Mario Varga Llosa.....	39
François Gerlotto	

VOYAGES:

- Nigéria: le mal aimé ?.....	43
François et Isabelle Marcilhac	

HISTOIRE:

- Les raisons du succès de Jacques Bainville.....	51
Igor Mitrofanoff	

«Cité», revue trimestrielle - directeur de la publication: Y. Aumont. Imprimé par nos soins, 17, rue des Petits-Champs 75001 PARIS. N° Commission paritaire: 64853 -

Rencontre avec Georges Dumézil

Cité : L'œuvre que vous édifiez fait depuis longtemps l'objet de débats entre spécialistes mais commence seulement à être connue du grand public. Pourriez-vous résumer pour nos lecteurs les grandes lignes de votre *recherche* ?

Georges Dumézil : La synthèse est impossible parce que le développement de la recherche exclut le bilan. Je n'en suis qu'au commencement, comme devant une forêt dans laquelle j'aurais amorcé des chemins. Mais je tâtonne, et je veux maintenir la possibilité de révisions. Ce n'est que dans trente ou cent ans - si le travail est continué par d'autres - qu'on verra clairement le dessin d'ensemble.

Cité : Ces pistes indiquent cependant une direction ?

G. Dumézil : Oui. La direction est celle-ci. L'existence des Indo-Européens est incontestable; ils parlaient des dialectes d'une même langue et avaient en commun un minimum d'idéologie, c'est-à-dire un corps à peu près cohérent d'idées directrices. Cette idéologie, en évoluant dans des conditions historiques diverses, a pris des formes nouvelles, mais il est possible de dégager des constantes. Pour les Indo-Européens, le monde (le monde matériel, l'âme, la société des dieux et celle des hommes) fonctionne selon une sorte de machinerie où sont ajustés trois organes assurant trois services :

ENTRETIEN

- l'administration du sacré et, partant, tout ce qui est intellectuel;
- la force physique, et en particulier tout ce qui est employé dans la guerre;
- les moyens de la prospérité, c'est-à-dire d'abord tout ce qui concerne la nourriture et la procréation, mais aussi ce qui en est inséparable; par exemple la paix, la richesse, le plaisir.

Certes ces trois services se retrouvent à travers toute l'humanité. Mais très peu de peuples ont reconnu l'importance de cette division triple naturelle, alors qu'on rencontre un grand nombre de modèles idéologiques dualistes (du type « ciel et terre ») comme par exemple en Chine, en Sibérie. L'originalité des Indo-Européens c'est d'avoir mis à égalité une zone intermédiaire entre le ciel et la terre : l'atmosphère, l'orage, qui dans le Rig Veda est associé aux guerriers. Nous sommes donc en présence d'une idéologie non seulement tri-partie, mais tri-fonctionnelle. Mon travail a été de montrer qu'elle s'est généralement exprimée dans une théologie, puis dans des mythologies. Mon point de départ a été la reconnaissance de correspondances précises entre le plus vieux panthéon indien et les dieux de la Rome primitive, Jupiter, Mars, Quirinus. L'un et l'autre groupement s'explique entièrement par cette idéologie tri-fonctionnelle, et d'autres vestiges progressivement découverts permettent de supposer qu'elle a effectivement dominé la pensée à une époque antérieure. Telle est l'idée directrice qui m'est apparue en 1938.

Cité : Dans la préface du premier volume de *Mythe et Epopée* publié en 1968, vous écrivez : « ...dès mon livre sur les Centaures, au moins en ce qui concerne Rome, les rapports certains des Luperciales et de la royauté m'avaient entrouvert, sur le statut du rex, d'autres vues que celles de Frazer... ». Quelles sont, au-delà de l'analyse frazierienne, ces « vues » qui se découvraient alors ?

G. Dumézil : Frazer est un homme éminent, qui a renouvelé les études sur les religions de ce qu'on appelle les « peuples non civilisés ». Mais son tort a été de ne retenir qu'un des aspects de la royauté. Pour lui, le roi assurait avant tout ce que j'appelle la troisième fonction : un bon roi était celui sous le règne duquel il y avait de bonnes moissons. En fait, chez les Indo-Européens, le roi était au-delà des fonctions, avec une affinité particulière pour la première. A Rome, le prêtre qui lui est le plus proche est le flamme de Jupiter. Mais la royauté est par essence extérieure (ce qui ne veut pas dire forcément supérieure) à toute la structure sociale. Ce que l'on observe à cet égard à Rome se retrouve pas exemple en Irlande, et dans le Rig Veda. D'où l'ambiguïté de la fonction royale. Il y

A VEC GEORGES DUMEZIL

avait des variantes, notamment chez les Germains et sans doute chez les Slaves d'avant la christianisation : les anciens Germains ne distinguaient pas clairement la fonction sacerdotale de la puissance politique : c'était le chef qui assurait le culte du groupe. Mais c'était sans doute là une altération de la conception des Indo-Européens. A Rome en tous cas, la situation est nette : le *rex* a sous lui, hiérarchisés, les représentants sacerdotaux des trois fonctions, les trois «flamines majeurs». Dans la Rome républicaine, où il n'est plus lui-même qu'un prêtre, il reste le premier, le président de tous. En outre, les Romains avaient prévu l'imprévisible en confiant au *Pontifex maximus* le soin de pourvoir à tout ce qui ne relevait pas du statut immuable des trois flamines majeurs.



FLAMINE.

Tel est le schéma d'ensemble, que l'on retrouve non seulement dans la théologie, mais souvent aussi dans l'organisation sociale. Pas nécessairement d'ailleurs. Par exemple, dans la Rome républicaine, le même homme, le soldat-laboureur, se réclamait de Mars lorsqu'il était en campagne et de Quirinus entre deux guerres. Dans l'Inde et dans le monde celtique au contraire - en Irlande notamment - la division sociale triple est en évidence.

ENTRETIEN

Cité : Dans les sociétés plus récentes, peut-on trouver des traces de l'idéologie indo-européenne ?

G. Dumézil : C'est un problème compliqué. Il est difficile, lorsqu'on examine ces possibles traces, de décider s'il s'agit d'un héritage ou d'une refabrication. Par exemple un débat est en cours sur les trois ordres au Moyen Age : oratores, bellatores, laboratoires. Georges Duby pense que ces trois ordres sont une création médiévale, une structure produite par les conditions sociales et les circonstances historiques de l'époque. A cette opinion, trois propositions ont été confrontées :

- 1/ Celle d'une importation germanique de l'idéologie trifonctionnelle. Mais l'hypothèse comporte une indétermination : ces Germains étaient-ils des Francs, des Wisigoths, d'autres ?
- 2/ Celle d'une influence celtique. Non pas gauloise car il n'y a pas eu d'importante survivance gauloise dans la Gaule romaine, mais plutôt irlandaise puisque c'est l'Irlande, tôt christianisée, qui a « cultivé » l'Angleterre. Est-ce un hasard si nous trouvons la première formulation claire des trois ordres en Angleterre au IXème siècle ? Est-ce un hasard si nous en trouvons ensuite des attestations particulièrement denses dans le Nord de la France ?
- 3/ Celle d'une origine latine. Mais cette hypothèse paraît beaucoup plus contestable.

Le problème reste donc ouvert. J'hésite personnellement entre l'hypothèse franque et l'hypothèse nordique (Irlande-Angleterre-Picardie) mais je suis prêt à accepter toute solution qu'un texte plus ancien rendrait plus probable.

Un exemple très frappant des traces que peut avoir laissées, dans des circonstances favorables, l'idéologie trifonctionnelle est celui de Gubbio, en Italie. Dans cette ville, au mois de mai, se déroule une fête au cours de laquelle trois saints, dont les statues sont conservées toute l'année dans des sanctuaires à l'intérieur de la ville, sont conduits en procession, à l'aide de trois supports qui, eux, se trouvent ordinairement dans des chapelles hors les murs. Il s'agit du saint-patron local, Ubaldo, qui a protégé la ville dans une circonstance fameuse en semant la terreur chez l'ennemi, de saint Georges, le guerrier type, et de saint Antoine, le protecteur des troupeaux. Or la ville de Gubbio est l'ancien Iguvium où l'on a trouvé, rédigé en ombrien, un texte décrivant un rituel pratiqué dans cette ville au IVème siècle avant notre ère. Il s'agissait là de cérémonies célébrées à trois portes (souvenons-nous de la différence entre « intérieur » et « extérieur » dans la fête religieuse moderne) avec, d'une part, des sacrifices offerts respectivement à Jupiter, à Mars et à Vofionus, dieu local équivalent à Quirinus et, d'autre part, des sacrifices offerts à des auxiliaires de chacun. Or, aux trois portes, le

A VEC GEORGES DUMEZIL

Dieu mineur était honoré à l'extérieur, le dieu-majeur à l'intérieur. Il y a donc continuité, une transmission avec métamorphose, car une telle précision ne s'invente pas deux fois sur le même lieu. Mais les chaînons intermédiaires nous manquent. D'une façon générale, dans la préhistoire des divers peuples de la famille indo-européenne, nous ne savons pas dans quels milieux, ni par quels moyens, l'idéologie s'est conservée.

Cité : Comment situer historiquement les Indo-Européens ?

G. Dumézil : L'époque c'est le troisième ou le début du deuxième millénaire avant notre ère. Le point de départ demeure inconnu : il se situe quelque part entre la mer Baltique et la mer Noire, entre l'Oural et le Danube. On ne sait pas non plus pourquoi les Indo-Européens se sont mis en mouvement, parfois de façon incohérente : certains, qui parlaient la même langue que les auteurs des hymnes védiques, sont venus tout près de la Méditerranée, alors que le gros du peuple se dirigeait vers l'Indus. Pour se représenter les Indo-Européens, il faut songer aux ensembles mobiles et composites des Sibériens au Moyen Age, à Tamerlan, aux Turcs, aux Mongols : les Indo-Européens ont fait ce que les Asiatiques ont fait plus tard.

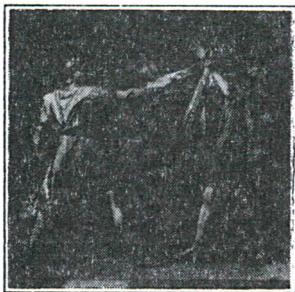
Cité : Peut-on parler d'une unité, d'une spécificité indo-européenne ?

G. Dumézil : Non. La notion d'indo-européen n'a plus d'application aujourd'hui : les Basques, les Hongrois, les Finnois ne parlent pas « indo-européen ». Quant à l'idée d'une « race arienne », elle ne recouvre aucune réalité. « Arien » n'a pas d'autre sens que « Indo-Iranien ». Les seules sociétés à s'appeler Arias ont été celles de l'Inde et de l'Iran. Les Indo-Européens constituaient sans doute déjà un inextricable mélange de races. Mais ils avaient une civilisation commune et l'idéologie sur laquelle ils vivaient a subsisté. On en trouve la marque jusque dans les épopées ou dans la pseudo-histoire des origines des divers peuples de la famille : par exemple le Mahâbhârata met en scène, collaborant, un groupe de frères dont chacun se définit, agit, selon les trois grandes fonctions, et l'épopée en prose des quatre règnes pré-étrusques de l'histoire romaine se ramène à ce schéma. Mais, dans le cadre ainsi tracé, beaucoup reste à découvrir.

propos recueillis par
Philippe CAILLEUX
et Bertrand RENOUVIN

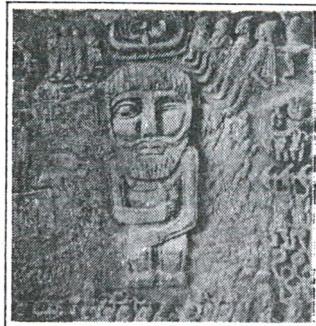
DUMÉZIL DEUX MAITRES LIVRES.

GEORGES DUMÉZIL
HEUR
ET MALHEUR
DU
GUERRIER



FLAMMARION
NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE

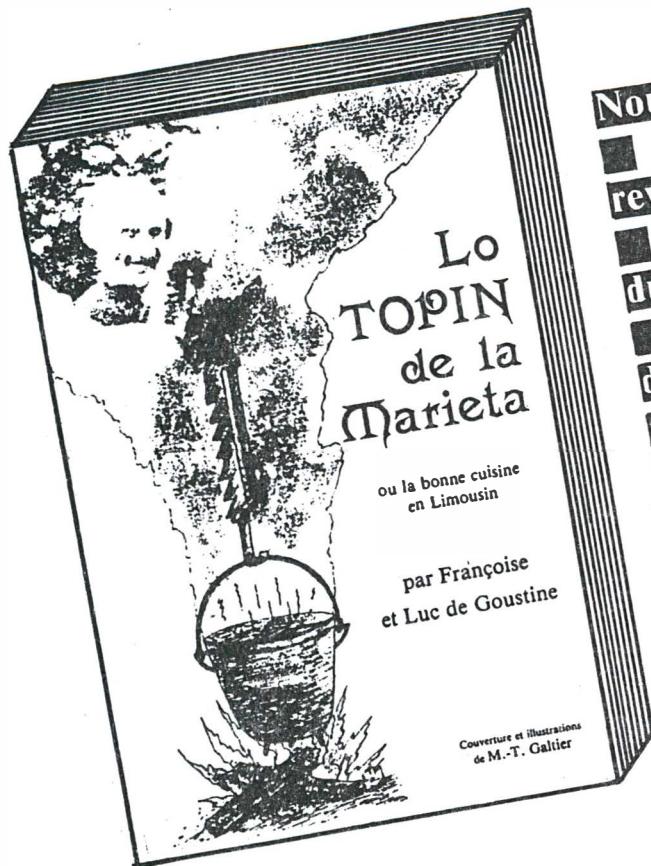
GEORGES DUMÉZIL
LOKI



FLAMMARION
NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE

Flammarion



Nouvelle édition
revue et augmentée
du célèbre manuel
de la cuisine limousine
traditionnelle

Prix franco 135 F

Commandes à adresser à
« Cité », 17 rue des Petits-
Champs, 75001 Paris

Dumézil et l'imaginaire indo-européen

I - LA RUPTURE

La découverte du sanscrit à la fin du XVIII^e siècle, le déchiffrement de l'iranien ancien (l'avestique), et plus tard des langues anatoliennes comme le hittite, ont permis à la grammaire comparée d'étendre son domaine d'étude, des langues classiques de nos «humanités» -le grec et le latin- aux langues de l'Europe du Nord et de l'Est formant le groupe german et le groupe balto-slave, et jusqu'aux langues orientales (l'indien et l'iranien) en passant par les langues formant le groupe celtique. L'enquête linguistique a mis en évidence une même famille linguistique relative à un vaste domaine géographique s'étendant de l'Islande au Golfe du Bengale et que l'on appelle, par conséquent, indo-européenne.

La parenté de langue ayant été établie à partir des textes religieux des différentes sociétés indo-européennes, on était en droit de se demander, non seulement si une même religion n'était pas à l'origine des différentes religions répertoriées dans le monde indo-européen mais, surtout, si une même société, une même civilisation n'étaient pas à l'origine des différentes sociétés formant le bloc indo-européen.

YVES CHALAS

A son départ, la recherche sur les Indo-Européens s'annonçait clairement dans ses perspectives. Et pourtant, après cette première phase d'euphorie, succéda une phase de désillusion et de remise en question du champ de la recherche ouvert par les acquis de la linguistique. En effet, la comparaison entre les différentes mythologies n'avancait pas, les rapprochements entre les dieux, les mythes et les rites des différentes religions connues étaient insuffisants, et même ceux que l'on avait pu établir grâce à la linguistique n'étaient pas suffisamment assurés. Par exemple, différents dieux pouvaient très bien ne pas avoir de racine indo-européenne commune, quant à leurs noms, ou une racine mal établie, et cependant remplir le même rôle, la même fonction avoir la même signification, être «engagé» dans le même contexte, et ainsi, tenir des places homologues d'un système religieux à l'autre.

Devant tant d'incertitudes et de confusions que la linguistique ne parvenait pas à défaire, non seulement une considérable réduction allait s'opérer dans la recherche, mais également un renversement de perspectives. L'idée même de la civilisation ou de l'origine commune céda la place à l'hypothèse d'une affinité qui se serait établie avec le temps entre les langues uniquement des différents peuples du bloc indo-européen.

L'œuvre de Dumézil se constitue, d'une manière apparemment paradoxale, à partir du bilan de faillite même de la recherche d'une communauté d'origine des Indo-Européens qui se résume en trois points :

- Premièrement, il a fallu reconnaître les limites de la comparaison linguistique. L'étude comparée purement linguistique des mythologies, en particulier la recherche des similitudes onomastiques, ne permet pas de dégager de manière suffisamment claire les multiples dimensions d'un dieu qui nous permettraient de comprendre son dessein afin qu'il soit comparé aux dieux d'une autre religion et confronté à ceux de la religion à laquelle il appartient. En établissant l'homologie des dieux souverains indo-européens, Dumézil dira : «même évidente l'étymologie d'un nom divin fournit rarement un bon point de départ» (1).

- Deuxièmement, il a fallu renoncer à la société d'origine commune aux différentes sociétés indo-européennes que l'on situait entre les plaines de la Hongrie et la mer Noire, et qui aurait envahi le territoire défini par les Indo-Européens que l'on connaît entre le troisième millénaire et le début du deuxième. Quand Dumézil a établi «sa» civilisation indo-européenne, ce n'est pas sur des faits matériels qu'il s'est appuyé. En effet, il n'existe aucun objet, aucune

(1) G. Dumézil,
«Les dieux
souverains des
Indo-Européens»,
NRF-Gallimard,
Paris 1977, p. 81,
82 et 208.

DUMÉZIL ET L'IMAGINAIRE INDO-EUROPEEN

céramique; aucun bronze exhumé par les préhistoriens qui puissent porter le nom d'Indo-Européen. Dumézil dira qu'«on ne traite pas de la civilisation indo-européenne comme on traite de la civilisation des Assyriens, des Chinois ou des Romains, c'est-à-dire par observation directe et description» (2). La civilisation indo-européenne commune à tous les peuples indo-européens qui ont témoigné de leur existence, ne surgit pas et très certainement ne surgira jamais de fouilles archéologiques.

- Troisièmement enfin, il a fallu partir de l'évidence que les sociétés indo-européennes dont on étudie les textes (théologies, traités de rituels, mythes, légendes et poèmes) ne se ressemblaient pas, et que seul un héritage spirituel ou un imaginaire commun les animait (3), ce qui, on s'en doute bien, n'allait pas à première vue dans le sens d'une possibilité d'origine commune, surtout quand l'ensemble de la recherche sur les Indo-Européens avait fait volte-face et dénié ce premier objectif.

II - LES DIEUX ET LES HOMMES

Dumézil a réussi à établir ce qui liait les différentes sociétés indo-européennes - une même conception de l'organisation fondamentale de la société, exprimée de diverses manières par les sociétés apparemment différentes ayant réellement existé sur le territoire défini par la recherche linguistique - grâce à la découverte qu'il a faite de la signification sociologique de la mythologie. Mais cette découverte ne pouvait pas aller sans une critique et une mise à distance de la linguistique dont l'impérialisme (4), dans l'étude comparée des religions, avait fourvoyé ses prédécesseurs. C'est à Dumézil que revient l'immense mérite d'avoir vu que l'approche exclusivement linguistique des textes religieux, c'est-à-dire l'étude qui a pour objet la langue et seulement la langue que l'on tire des documents écrits que l'on possédait - «la langue envisagée en elle-même et pour elle-même», selon la définition que Saussure

(2) G. Dumézil, «*Leçon inaugurale*», Collège de France, décembre 1949 (bibliothèque universitaire de Grenoble), p. 5.
(3) G. Dumézil parle d'«héritage commun».
(4) G. Dumézil, «*Leçon inaugurale*», op. cit., p. 9.

vaille, relève d'une attitude primitiviste ou évolutioniste. En effet, dans la mesure où l'on voit dans les divinités des très anciens peuples que l'on étudie des formes embryonnaires du sentiment religieux, on ne peut, devant de très vieux textes sacrés, que s'attacher à la syntaxe ou à la phonétique et dénier le contenu, donner la priorité à la forme et mépriser le fond, le message, le sens à partir duquel ces textes ont été écrits. N'utiliser dans la comparaison des mythologies que le seul outil linguistique, c'est ne point s'intéresser à «l'usage» de la langue, c'est-à-dire ne point se poser la question des fins dont elle n'est que la servante, car ces fins apparaissent sinon de moindre humanité, du moins élémentaires, parce que datant d'époques trop anciennes, donc peu évoluées, «primitives». Ainsi, l'étude comparée des mythologies indo-européennes, au départ, avec ses a-priori primitivistes et évolutionnistes (qu'elle pouvait même ignorer), ne pouvait que recourir à la linguistique comme moyen d'investigation, et par là-même se condamnait à rester au niveau des formes et à fuir le sens. On utilisait la linguistique parce qu'on ne voulait pas prendre en compte le sens, et ceci montre, par contre-coup, l'incapacité intrinsèque de la linguistique à saisir le sens. On s'était doté d'un outil qui allait empêcher l'étude comparée des textes sacrés d'aboutir. Or seul l'accès ou la prise en compte du sens permettait, comme l'a bien montré Dumézil, la comparaison. C'est parce que les dieux ont une même signification, qu'ils révèlent ou relèvent d'un même paradigme, d'une même valeur, d'un même idéal, c'est-à-dire d'un même archétype, qu'ils sont comparables. La parenté étymologique n'est que secondaire.

Dumézil a relancé l'étude comparée des religions indo-européennes en se mettant au niveau du sens, opérant par conséquent une «ouverture en profondeur» (5) sur le contenu, la matière de la langue. En effet, prendre en compte le sens, c'est s'intéresser aux contextes dans lesquels les noms des dieux sont engagés, c'est retenir les faits et gestes des dieux, établir la liste de leurs attributs, de leurs compétences, de leurs affinités avec les éléments cosmiques, naturels, avec ceux du caractère des hommes, bref, s'intéresser de très près aux constellations d'images et des symboles que les dieux déterminent, car elles sont données pour notre «compréhension». Ainsi, Dumézil dira lui-même, à propos des dieux souverains indiens Varuna et Mitra, dont il a constitué le «dossier», c'est-à-dire dont il a rassemblé toutes les situations et tous les éléments, autant que faire se peut, dans lesquels les dieux sont impliqués de manière primordiale : «Du bilan qui précède, résulte une impression d'unité, de cohérence entre les formules si diverses qui prétendent

(5) G. Durand, « Figures mythiques et visages de l'œuvre », Berg international, Paris, 1979, p. 60.

Après avoir mis en évidence le caractère «agnostique» de notre épistémé de fin de siècle, qui est une autre manière de dire la peur du sens et la peur panique de l'absolu, du Transcendant (p.42), allant de pair avec la linguistique structurale, Gilbert Durand préconise pour une démarche «compréhensive», l'emploi du «Postulat de l'ouverture en profondeur», à l'encontre de la fermeture du système linguistique cher à Saussure. Avec ce postulat doublé du «Postulat de l'usage sémantique», qui «réintroduit dans la sémantique l'ordre même des contenus» (p. 57), Gilbert Durand élabore une méthode qui donne la priorité à la signification dont tout langage est donateur (langue, danse, peinture...), Dumézil en n'ayant peur ni des dieux, ni du sens, rompt avec cet épistémé agnostique et se rapproche de G. Durand. En effet, Dumézil se défend d'être un «structuraliste»; comme nous le verrons, ses «fonctions» s'apparentent fortement aux «structures» de

DUMÉZIL ET L'IMAGINAIRE INDO-EUROPEEN

G. Durand et si, pour Dumézil, les fonctions forment une «structures», il dira: «alors je suis un structuriste, puisque le mot est encore disponible» (in «Ornicar?», n° 19 / 1979, Entretien sur les Mariages, p. 78).

matérialiser le contraste et la complémentarité des deux dieux. Ne craignons pas le mot *impression*: étant donné leurs caractères, on sent qu'il n'est pas possible qu'ils échangent leurs positions... Toutes ces applications sont orientées dans un même sens et recouvre de couleurs diverses un même dessin» (6).

Toute l'œuvre de Dumézil repose sur la compréhension des dieux et, partant, sur un renouvellement de la perception que l'on avait des religions. Travailler à partir du contenu des textes sacrés indo-européens, iraniens ou germaniques, c'est surtout reconnaître que les dieux les plus archaïques parlent de l'homme et qu'ils en parlent, non pas en termes d'humanité inférieure ou autre, mais en rendant compte de toute la complexité d'une humanité qui demeure la nôtre. «Comprendre» ce n'est pas autre chose. Ainsi, ce qui est fondamental dans l'œuvre de Dumézil c'est la signification anthropologique qu'il reconnaît à toute religion et notamment aux religions polythéistes. A parcourir ses livres, on se convainc que les dieux ne sont pas de simples allégories, qu'ils ne se réduisent pas à des artifices utilisés par les poètes pour évoquer un sentiment ou un élément de la nature. Les dieux ne sont pas non plus des projections de la terreur des hommes face aux phénomènes naturels particulièrement impressionnantes comme la foudre ou le tonnerre. Ils ne résultent pas non plus, comme par évolution, d'un processus d'intellectualisation progressif qui aurait dégagé les dieux des divers objets ou terreurs initialement (primitivement) divinisés, et qui les aurait du même coup personnalisés. L'évolutionnisme ici se lie toujours avec le primitivisme pour dénier aux plus anciens hommes la capacité d'imagination symbolique. En effet, la foudre «n'est pas» Jupiter, pas plus que la lance «contient», ou aurait contenu initialement Mars. La foudre et la lance ne sont que les «attributs» symboliques, parmi d'autres, représentant respectivement Jupiter et Mars. Ces éléments - ces symboles - reconduisent, ou encore sont significatifs des puissances ou des forces organisant la vie et traduites par ces dieux, c'est-à-dire par leurs légendes où apparaissent leurs pouvoirs respectifs, leurs caractères, leurs instruments, leurs qualités et leurs défauts, etc., sans lesquels ils n'ont aucun sens. La «numen dei», - la volonté d'un dieu - est à comprendre en ce sens : chaque dieu correspond à une dimension du «vouloir-vivre» complexe, impossible à appréhender directement. Les éléments auxquels un dieu est associé constituent une définition par accumulation de significations qui prises isolément sont approximatives, mais qui, si elles sont prises dans leur ensemble, perfectionnent la définition de ce dieu et dégagent de l'apparent chaos du monde une des multiples puissances vitales dont nous participons. Nous sommes donc très loin d'une appréhension de la religion archaïque

(6) «Les Dieux souverains des Indo-Européens», op. cit., p.77 et 78.

ou, d'une manière générale, du rapport de l'homme à l'invisible et au sacré, en terme de «mana» (7). Point de puissances diffuses ici, ou de force mystique éparses, aveugle et indéfinissable, sans contour propre mais prête à s'enfermer dans tous les contours et que les primitivistes, plus que les prétendus primitifs, appellent «mana». Dumézil rejoint par ses travaux des gens comme Mircéa Eliade, pour lesquels, quels que soient l'époque et les hommes, on a toujours affaire à une pleine maturité du sentiment religieux. Plus précisément les formes élémentaires de vie religieuse, pour reprendre l'expression célèbre de Durkheim, si elles existent, ne sont pas l'expression propre aux formes passées de la vie religieuse. Toute religion, de la plus ancienne à la plus moderne, connaît une espèce d'étagement qui part du plus «bas» niveau correspondant aux pratiques magiques et aux superstitions, pour arriver jusqu'au plus «haut» niveau qui exprime une conception du monde et une vision de l'homme recevable par tous les autres hommes. L'erreur des évolutionnistes est d'avoir pris les éléments les plus bas d'une religion pour les plus anciens, et les éléments les plus élevés pour le terme d'un développement qualitatif (8). On retrouve là encore des travaux qui viennent corroborer ceux de Dumézil; ainsi Jean Cazeneuve dira qu'«il est aisément de retrouver dans presque toutes les religions des attitudes et des croyances semblables à celles qui s'observent dans la magie, et inversement» (9). Pour Dumézil donc, dans l'essentiel de l'étude des religions des plus anciens peuples, jamais nous ne sommes en présence de pratiques magico-religieuses disparates, mais toujours en présence d'un système cohérent de faits pleinement religieux correspondant à une véritable vision du monde : «on est venu - revenu - à l'idée qu'une religion est un système différent de la poussière des éléments; qu'elle est une pensée articulée, une explication du monde. Bref, c'est sous le signe du *logos* et non sous celui du *mana* que se place aujourd'hui la recherche» (10). La religion en tant que système symbolique par excellence se lit à des niveaux différents, du profane à l'initié, de l'ignorant à l'érudit, en restant satisfaisante pour tous.

Avec une telle définition de la religion, comme système conceptuel ou explication du monde, comme représentation toujours totale ou achevée de l'homme qui rompt avec le primitivisme, et l'évolutionnisme des premiers explorateurs du monde indo-européen, Dumézil parviendra à établir ce qui rapproche fondamentalement les différentes sociétés appartenant par la langue à ce monde. Pour Dumézil, c'est parce que les religions de ces différentes sociétés révèlent une même explication du monde, une même conception des puissances qui animent le monde, la société et l'homme, que

(7) G. Dumézil,
«La Religion
romaine ar-
chaïque», Payot,
Paris 1966, p. 40.

(8) G. Dumézil,
«L'héritage indo-
européen à
Rome», Gal-
limard, 1949, p.
58.

(9) J. Cazeneuve,
«Sociologie du
rite», PUF, Paris,
1971, p. 309.

(10) G. Dumézil,
Préface au
«Traité d'histoire
des religions» de
Mircéa Eliade,
Petite bibliothèque Payot,
Paris 1975, p. 5.

DUMÉZIL ET L'IMAGINAIRE INDO-EUROPEEN

ces sociétés sont non seulement comparables mais qu'elles ont quelque chose de fondamental ou d'originel en commun. Et il faut saisir toute la portée de l'aperception dumézilienne des mythologies et des religions pour comprendre ce qui va fonder la notion même de «civilisation indo-européenne». Les mythologies, les religions - et l'imaginaire en général - ont partie liée avec l'origine ou la nature. Elles n'ont même de sens que par rapport à ces notions. En effet, que sont les dieux sinon des projections par l'homme des grands principes organisant sa vie et qu'il ne maîtrise cependant pas ? S'expliquer la dimension transcendante de leur communauté et de leurs lois, c'est-à-dire la dimension non-donnée, incontrôlable et pourtant prégnante ou déterminante dans leur organisation et leur vouloir vivre, tel a été le but de toujours que se sont proposés les hommes à travers leur religion. Sortis de l'imagination, et même produits par une histoire, les dieux expriment cependant ce qui est fondamental dans l'homme, ce qui est primordial ou ultime, c'est-à-dire à l'origine même de sa condition humaine.

Autrement dit, les sociétés, iranienne, germanne, romaine, etc., les plus anciennes, ont une même origine, mais entendue comme une conception commune de ce qui fonde ou constitue l'homme, sa société et le rapport de ces derniers au monde. Quand Dumézil parle d'origine commune, il ne parle jamais de société d'origine et encore moins de race ou de sang commun. Il parle seulement d'«idéologie» commune, d'«idéologie indo-européenne» qu'il définit comme une «conception et appréciation des grandes forces qui animent le monde et la société, et leur rapport» (11). La reconsideration de la mythologie effectuée par Dumézil consiste en un renversement du vieil évhémérisme, clé de lecture du monde indo-européen et base de toute son œuvre : les hommes et leurs organisations sont à l'image des dieux et de leurs panthéons. Et non pas l'inverse. Et dans la mesure où les dieux et les panthéons sont les mêmes d'une société

(11) G. Dumézil, à l'autre, ou ont pour le moins une même signification, les hommes «Rituels indo-européens à de ces sociétés sont les mêmes dans ce qui est essentiel ou primordial, Klincksieck, Paris, 1954, p. 7.



JUPITER OLYMPIEN.

III - LA CIVILISATION INDO-EUROPEENNE

L'origine de la civilisation indo-européenne se comprend comme une répartition des rôles, des fonctions et des pouvoirs, créatrice d'un système à la fois d'oppositions et de complémentarités que la tripartition «Prêtre, Guerrier, Paysan» symbolise, en rapport avec une conception de l'ordre du monde, du système des grandes forces ou puissances qui animent toute chose et toute vie.

Le terrain de Dumézil, les textes religieux et poétiques dont il appréhende le contenu et non plus exclusivement ni même prioritairement la langue, implique son objet : une idéologie, une conception de l'ordre du monde. Cet ordre est par conséquent, d'une part symbolique, d'autre part fondateur et producteur de la société. Et c'est ce qui est capital dans l'œuvre de Dumézil. Sa recherche montre qu'il n'existe pas de société première, originale, qui aurait fait bénéficier ou qui aurait imposé aux autres son ordre. Il trouve cet ordre signifié - symbolisé - dans les différentes œuvres des sociétés qu'on appelle indo-européennes étant donné leur parenté de langue. Jamais Dumézil n'observe directement cet ordre dans une société, comme concrétisé ou matérialisé par celle-ci. Cet ordre, bien que déterminant, est invisible, il est latent. Il existe comme un paradigme caché ou perdu pour les sociétés indo-européennes, auquel cependant elles continuent à se conformer plus ou moins et chacune à sa manière. Cet ordre se répète partout et toujours dans le monde indo-européen, en donnant fond et forme, sens et structure aux mythes, aux mythologies, aux épopées, aux contes et à leurs morales, aux rituels, aux légendes des origines des cités que l'on prenait, avant Dumézil, pour de la véritable histoire, aux traités de politique, et même, bien que dans une moindre mesure, aux institutions et à la division sociale : que tout ceci soit romain, celte, indien ou grec. Ordre symbolique fondateur donc, parce que c'est à partir de celui-ci que les sociétés indo-européennes produisent et reproduisent. Tout ce qui fait culture dans les sociétés indo-européennes signifie ou reconduit à cet ordre. Les sociétés indo-européennes sont de même «nature», ont une «origine» commune, parce qu'elles perpétuent par leur production un même idéal, une même éthique, une même conception de ce qui est fondateur. La considération - ou la reconsideration - que Dumézil porte ici à l'univers de la représentation, de par les résultats qu'il obtient, montre que l'imaginaire n'est pas pour l'homme et pour sa

YVES CHALAS

société déréalisant; au contraire, il leur confère leur réalité ultime ou primordiale, c'est-à-dire ce à partir de quoi nous pouvons les comprendre.

L'essentiel pour Dumézil réside dans l'imaginaire social des sociétés qu'il étudie, car lui seul donne un sens aux pratiques sociales. Et qu'importe pour lui si les sociétés indo-européennes ne se ressemblent pas, ni ne sont une fidèle copie de l'ordre qui les anime. Une telle préoccupation ne pouvait même que le détourner de son objet et occulter la réalité du monde indo-européen. Il dira en ce sens : «qu'un progrès décisif fut accompli le jour où je reconnus, vers 1950, que *l'idéologie tripartie* ne s'accompagne pas forcément, dans la vie d'une société, de la division tripartie réelle de cette société, selon le modèle indien, qu'elle peut, au contraire, là où on la constate, n'être (ne plus être, peut-être n'avoir jamais été) qu'un idéal et, en même temps un moyen d'analyser, d'interpréter les formes qui assurent le cours du monde et la vie des hommes» (12).

Le caractère de ce qui est à l'origine de toutes les sociétés indo-européennes, leur base de départ commune, est immatériel; c'est une image, un même vent qui aurait soufflé des monts du Caucase à la mer Baltique pour donner naissance au monde indo-européen. Autre renversement, autre rupture que la recherche de Dumézil effectue avec un matérialisme suranné d'une pensée scientifique régentée par le dualisme stérile opposant nature et culture. Les travaux de Dumézil montrent, d'une part que la nature ne se réduit pas à la matière, et l'origine à l'autochtonie, d'autre part qu'elles sont inhérentes aux œuvres de la culture. La culture n'est pas ce qui éloigne l'homme et sa société de leur nature, de ce qui les constitue originellement. Elle est au contraire pour eux conscience de cette nature, forme symbolique, c'est-à-dire le seul moyen par lequel elle se manifeste, comme mue par un élan indépendant de la volonté de l'homme, et par conséquent par lequel elle est enfin saisissable ou ressaisissable.

La notion de civilisation chez Dumézil est donc à comprendre dans ce va-et-vient, dans ce cycle où nature et culture, origine et œuvre se reflètent. La civilisation n'est ici ni le résultat d'une évolution qui aurait libéré l'homme de son état de nature, sauvage ou primitif, ni même, comme dans l'acception spenglérienne, ce qui s'oppose à la culture ou qui signifie son déclin. La civilisation indo-européenne se définit comme un ensemble de sociétés dont les cultures différentes montrent qu'elles sont animées par un même ordre et fondateur inobservable directement bien que prégnant et déterminant.

(12) G. Dumézil, «Mythe et épopee», I, Gallimard, Paris 1968, p. 15.

IV - LE FONCTIONALISME DE DUMEZIL

Dumézil appelle une «fonction», dans le monde indo-européen, une dimension de l'existence humaine irréductible, une exigence vitale, une nécessité à laquelle l'homme doit inéluctablement faire face, une limite dans la volonté d'organiser comme bon lui semble sa vie, une activité fondamentale. Une fonction est ainsi un grand pôle d'attraction des énergies humaines. L'ensemble du vouloir-vivre humain dans sa pluralité et ses paradoxes peut se traduire par l'ensemble que forment les différentes fonctions. Ces fonctions ne sont pas en nombre indéfini et, de toutes façons, aussi nombreuses et nuancées qu'elles puissent être, elles se ramènent à trois fonctions essentielles qui sont : 1/ la souveraineté et le sacerdoce; 2/ la guerre; 3/ la fécondité.

Dans le monde indo-européen, les différentes religions sont l'expression de ce groupe de trois fonctions. Il représente l'ensemble des forces ou des puissances qui animent le monde et la société. L'idéologie des Indo-Européens est donc tripartie et plus précisément «trifonctionnelle». Pour les peuples indo-européens, la société ne saurait se concevoir sans la reconnaissance et le respect de ces trois fonctions; elles sont l'assise, les trois piliers de toute société. Ces trois fonctions, par conséquent, représentent l'origine commune de toutes les sociétés indo-européennes, leur héritage commun : elles définissent la socialité indo-européenne et par là-même, l'éthique indo-européenne.

Quatre caractéristiques déterminent l'existence de ces fonctions. Elles sont : autonomes, irréductibles, antithétiques, complémentaires. Autrement dit, chacune de ces fonctions a sa propre logique, son propre développement et son propre domaine qui ne sont en rien subordonnés à la logique, au développement et au domaine d'une autre fonction. Ensuite, aucune d'elles ne peut être déniée : elles sont «fondées dans la nature des choses», pour parler comme Durkheim, et vouloir en supprimer une c'est se heurter à une résistance dont on ne saurait triompher. Ces fonctions, de plus, produisent (ou sont produites) par des valeurs antagonistes comme celles, par exemple, relatives à la sagesse, à l'agression et à l'amour qui appartiennent respectivement à la première, à la deuxième et à la troisième fonction. Enfin, de même qu'on ne peut comprendre le

bien sans le mal, l'amour sans la haine, la sagesse sans l'exubérance, ces trois fonctions, pour être antithétiques, ne sont pas moins complémentaires. Elles forment ainsi une totalité, non pas au sens d'une synthèse qui dépasserait les contradictions, mais au sens d'une cohérence paradoxale. En effet, la morale indo-européenne rappelle que toute société doit faire coexister les trois fonctions, les cultiver simultanément, et cela dans leurs contradictions même, car c'est la condition pour qu'existe et dure une société; l'humanité est à ce prix. Ainsi toutes les théologies, toutes les mythologies, toutes les fêtes, tous les contes populaires de la civilisation indo-européenne vont signifier ce «système» triadique originel que Dumézil va appeler «structure tripartie» ou «structure trifonctionnelle».

A travers les œuvres des peuples indo-européens, le système et la signification de chaque fonction (leurs contenus opposés et complémentaires), lui sont apparus selon un processus redondant à trois niveaux qui va, d'après nous, constituer l'itinéraire, la démarche même de Dumézil.

IV.1. Premier niveau de redondance : les attributs d'un même dieu

La démarche de Dumézil suit la redondance de la trifonctionnalité dans la civilisation indo-européenne, en portant son attention au contenu, et premièrement au niveau des dieux pris l'un après l'autre. Pour un même dieu; son caractère, ses moyens et ses modes d'action, ses affinités cosmiques, ses affinités sociales et théologiques, sont en redondance; redondance utile, car elle permet, au fur et à mesure que nous sont décrites les caractéristiques du dieu en question, de comprendre de mieux en mieux la fonction qu'il représente. La prise en compte de toutes les implications d'une même divinité est illustrée par l'analyse, ou le «dossier», des dieux souverains Varuna et Mitra, que Dumézil effectue à partir des hymnes védiques (13).

En procédant de la même manière, bien que moins systématiquement, avec les dieux indiens de la deuxième et de la troisième fonction (Indra, le dieu de la guerre, et les Nâsatya ou Açvin, les divinités de la fécondité), Dumézil aboutit à la conclusion que nous avons déjà évoquée, à savoir que les religions sont des systèmes qui (13) G. Dumézil, à tous les niveaux, rendent les faits religieux solidaires. Dumézil « Les Dieux souverains des Indo-Européens », op. cit. pp. 59 à 77.

DUMÉZIL ET L'IMAGINAIRE INDO-EUROPEEN

penser qu'elle s'est faite par le rassemblement de pièces et de morceaux : l'ensemble, le plan conditionne les détails; chaque type divin, dans son orientation propre, exige la présence de tous les autres, ne se définit même bien que par rapport aux autres, avec la vivacité que seule produit l'antithèse» (14).

IV.2. Deuxième niveau de redondance : d'une religion à l'autre

La structure que Dumézil a mise en évidence dans la théologie indienne va également être présente dans toutes les autres théologies indo-européennes. A ce niveau, la redondance opère entre les dieux d'une religion à l'autre, c'est-à-dire entre les dieux remplissant une même fonction, et va amplifier et renforcer la signification de la trisfonctionnalité par «homologie». Il n'y a pas simple répétition ou tautologie dans la mise en évidence des trois fonctions, mais perfectionnement de leurs significations et de leurs définitions par approximation accumulée. Nous avons donc ici, avec l'homologie, une deuxième «redondance perfectionnante» qui s'ajoute à la première.

Chaque dieu aura son dossier constitué au premier niveau de redondance, et c'est de la comparaison (et de la confrontation) entre ces dossiers que Dumézil pourra démontrer que les dieux Varuna et Mitra ont pour homologues, dans la religion romaine, Jupiter et Dius Fidius, et dans la religion scandinave, Odhinn et Thyr. Ces dieux expriment une même conception du pouvoir, de la justice, du sacerdoce et du savoir. Ce sont les dieux de la fonction souveraine et sacerdotale. Les domaines dans lesquels ils sont impliqués, les notions auxquelles ils sont associés, sont ceux de la magie, de la voyance, du droit, du verbe et de la poésie, de l'intelligence. Odhinn et Thyr par exemple, ont subi des «mutilations qualifiantes», symboles de la fonction qu'ils patronnent : Odhinn est borgne pour avoir acquis la voyance, Thyr est manchot de la main droite pour être devenu le dieu des procédures (15). Ajoutons qu'une opposition importante vient structurer ce couple de dieux de la première fonction. Contrairement à Varuna, Jupiter et Odhinn, souverains terribles et ténébreux, mystérieux et inaccessibles, Mitra, Thyr et Dius Fidius, qui leur sont accolés, sont plus proches de l'homme, plus amicaux, plus prêtres. Leur fonction propre se définit surtout par l'échange qu'ils permettent entre l'insignifiance des hommes et la puissance des dieux. Ils sont, en quelque sorte, des intermédiaires entre les hommes et le secret des dieux, et leur position un peu subalterne dans la première fonction, confirme aussi

(14) G. Dumézil, «Les Dieux des Indo-Européens», PUF, Paris, 1952, p. 14.

(15) G. Dumézil, «Mythe et épopee», I, op. cit. p. 426.

ce rôle. C'est peut-être à ce niveau de la structure théologique qu'on peut situer Hermès ou Mercure, ce grand absent de l'œuvre de Dumézil, si tant est que l'on puisse « fixer » un tel dieu.

De la même manière Dumézil parviendra à établir que les dieux Indra, Mars et Thorr indien, romain et scandinave - parlent le même « langage », celui de la guerre et de la force physique, du territoire, de la richesse en tant que butin. Indra combat un monstre tricéphale, et son action héroïque permet au monde de sortir du Chaos. Thorr poursuit avec son marteau les géants qui menacent les dieux, et sauve ainsi le monde. Mars est invoqué par le paysan romain, non pas pour la fécondité de ses animaux, mais pour la force physique de son gros bétail, utile aux durs travaux des champs. Par cet exemple, entre autres, Dumézil récuse l'idée d'un « Mars agraire » - mars a un « dossier de combattant qui est énorme » (16) - et consolide la distinction entre les fonctions, à partir de laquelle seulement le système ou la structure trifonctionnelle est possible.

Enfin, les Nâsatya ou Aṣvin indiens, le Quirinus romain et les dieux scandinaves Njordhr, Frey et Freyja, expriment le domaine complexe de la troisième fonction. Et il fallait bien à Dumézil ces trois dossiers pour qu'il parvienne à dégager de façon suffisamment claire la fonction de fécondité et ce qu'elle recouvre. La méthode de Dumézil consiste en une allée et venue continue entre les dossiers des différents dieux, même déjà considérés comme homologues, de façon à bien comprendre leurs différents attributs, gestes ou qualités. Sa méthode éclaire simultanément tous les éléments qu'elle met en œuvre. Ainsi, la légende de telle divinité permettra d'éclairer les attributs de telle autre qui resteraient difficiles, voire impossibles à comprendre isolément. On comprend pourquoi Dumézil précise que les dieux sont pour lui des « dossiers jamais clos ». La « fécondité » apparaît dans toutes les théologies indo-européennes représentée par une pluralité de dieux. Autour du ou des représentants canoniques, existent un grand nombre de divinités mineures contribuant au bon déroulement de cette fonction, et la définissant. On retrouve, par exemple, les divinités romaines de nos lettres latines, réunies et subordonnées à Quirinus, le dieu des « Quirites », du « corps civils » : Fortuna (divinité du bon lot), Pomona (divinité de l'abondance rurale), Consus (dieu du grain mis en réserves), les Lares et les Pénates (divinités du foyer), etc. Cette fonction est donc celle de la multitude, du nombre, de la diversité, que ce soit en hommes ou en biens matériels. Elle est celle de la richesse économique, de la jouissance et de la paix. Elle se

(16) G. Dumézil,
« Les Dieux des
Indo-Européens »,
op. cit. p. 28.

DUMÉZIL ET L'IMAGINAIRE INDO-EUROPEEN

comprend par conséquent avec une certaine licence des mœurs, ou encore avec une certaine rondeur bourgeoise, celle de la prospérité qui ne va pas sans heurter les morales de la deuxième et de la première fonction. La fonction de fécondité est la part d'ombre du système trifonctionnel. Tout fusionne sans distinction dans sa nature nocturne et chaotique, contrairement à la fonction guerrière qui sépare, met en évidence jusqu'à l'exubérance. Entre ces extrêmes, la première fonction reconnaîtra les contraires en cherchant à les concilier. elle sera la fonction du contrat, du pacte, et sur un autre registre, celle de la compréhension que n'admettent ni la deuxième, ni la troisième fonction.

IV.3 Troisième niveau de redondance : des religions à la littérature indo-européenne.

Dumézil appelle «littérature» ce que nous considérons comme le troisième niveau de redondance, et il l'a défini comme «la transposition en termes humains d'une situation théologique et mythologique riche de sens» (17).

La encore, il y a redondance perfectionnante, non seulement parce qu'il y a «transposition» d'un domaine à l'autre, mais aussi, comme Dumézil le dit lui-même, parce que «quelques unes des expressions les plus utiles de l'idéologie des trois fonctions se trouvent en effet dans des œuvres épiques : même au sein de sociétés où elle avait très tôt perdu toute actualité, elle a gardé un suffisant prestige pour soutenir à travers les siècles, des récits héroïques parfois très populaires» (18).

Il y a comme un impérialisme du signifié - du symbolisé, du sens fondateur des sociétés indo-européennes qui s'étend des religions aux champs les plus divers de l'activité de représentation de ces sociétés. Contes, poésies, légendes, épopées, histoires des origines, folklore, rites, vont à leur tour redoubler la signification de la socialité indo-européenne. Le travail de Dumézil à ce niveau devient un monument d'érudition. Son terrain, ici, est constitué notamment par le «Mahâbhârata» indien, les sagas scandinaves, l'Enéide, les légendes ossètes du Caucasiel'utopie grecque. Les «trois péchés du guerrier» qu'illustre la carrière malheureuse du

(17) G. Dumézil, «Mythe et épopee», I, op. cit. p. 104.
dieu Indra ou celle d'Héraclès, les trois grands malheurs de l'humanité, selon les Iraniens ou les Irlandais, les trois médecines

(18) Ibid., p. 19. des Indiens, sont une application de l'idéologie des trois fonctions.

YVES CHALAS

Même les couleurs ont dans la civilisation indo-européenne une valeur fonctionnelle. Le blanc est la couleur de la fonction royale et sacerdotale; le rouge celle de la fonction guerrière; le noir, le bleu foncé et le vert, celles de la troisième fonction de fécondité. De très nombreux exemples encore, tel le Jugement de Pâris, ou de légende de Cocles et de Scaevela (le Borgne et le Manchot) viennent

s Chalas est confirmer de manière convaincante l'existence de cet important
eur de «Vichy niveau de l'expression trisonctionnelle.
l'imaginaire
litaire», 1985,
s Sud

Yves CHALAS



LE DIEU MARS.

Un portrait de Georges Dumézil

Le 18 juillet dernier, à la télévision, la France entière a pu découvrir Georges Dumézil au cours d'une émission «Apostrophes» qui lui était entièrement consacrée. Pour nos lecteurs qui auraient manqué ce prodigieux document où le vieil intellectuel médusait littéralement Bernard Pivot par son intelligence, mais aussi son humour et sa modestie, Philippe Delorme s'est essayé à un portrait subjectif. Il s'agit de la retranscription, faite de mémoire, d'un entretien à bâtons rompus au cours d'une récente entrevue au domicile du célèbre chercheur.

Le Professeur Dumézil habite un bel immeuble ancien du quartier du Luxembourg. C'est un petit homme âgé, à l'esprit vif et clair, à l'érudition universelle. Dans son appartement, livres et revues règnent sans partage, couvrant les murs et les bureaux. Depuis soixante ans, le maître des lieux compare les civilisations, embrasse la diversité de l'aventure humaine, en note les permanences, relève l'immuable au milieu de l'accidentel. Il y a quelque chose de l'astronome dans cette quête. Le Professeur est un homme de grands espaces et de longs termes, qui croit à l'inéluctable.

LA TENTATION DE L'ENGAGEMENT

Né à la veille de ce siècle, Georges Dumézil est le petit-fils du premier maire français de Mascara. Il est le fils d'un polytechnicien dont la carrière d'officier fera que ses études secondaires le

PORTRAIT

mèneront de lycées en lycées. Il se définissait alors lui-même comme «socialiste indépendant». Normalien en 1916, il est mobilisé l'année suivante et participe aux derniers combats de la Grande Guerre.

Victorieuse en 1918, la France se berce d'illusion. Rue d'Ulm, l'archicube vit entouré d'un bourdonnement intellectuel. «*Je m'imaginais homme d'action*», avoue-t-il aujourd'hui. A l'école les socialistes sont conduits par un dénommé Déat. Georges Dumézil les suivra un mois durant... Les catholiques sont assez nombreux, plus que les royalistes, parmi lesquels on compte pourtant deux secrétaires de Maurras dont Gaxotte qui marquera profondément Dumézil et restera son ami jusqu'à sa mort. Dumézil rencontrera Maurras et se rappelle son caractère fascinant.

Plus tard, G. Dumézil fera un bout de chemin dans la Franc-Maçonnerie.

Après un court intermède polonais, en 1921, il rédige sa thèse sur la mythologie comparée, reprenant sur des bases nouvelles une question qui avait été posée au XIXème siècle. Son attirance pour les langues anciennes comme le sanscrit, le désir de trouver sans doute une cohérence globale au fait social, l'entraînant à formuler cette interrogation: n'existe-t-il pas des fondements communs aux sociétés humaines, en particulier à celles dont l'origine est indo-européenne ? Dans les années 20, en effet, se renforce la thèse de l'unicité originelle des langues européennes, issues d'une civilisation du nord de l'Inde qui aurait commencé à se désagréger au début du IIème millénaire avant Jésus-Christ. Des savants, comme Michel Bréhal, déjà âgé quand le jeune Dumézil le rencontre, ont posé les jalons théoriques de la grammaire comparée.

Le spectacle de la décadence de la France, qui s'accentue en 1924 dissuade notre étudiant de poursuivre dans la voie de la chose publique. Dumézil sera désormais un intellectuel «désengagé». De longs séjours à l'étranger l'aideront à cette prise de distance, tout en lui offrant la matière d'enquêtes scientifiques sur le terrain.

Il accepte un poste de professeur d'histoire des religions à Istamboul, où il demeurera de 1925 à 1931. «*Là-bas, on ne parlait pas encore de guerre. Hitler n'existant pas encore. Les Turcs sont des gens charmants et je serais bien resté y finir ma carrière. Mais j'ai préféré ne pas m'«orientaliser» davantage, et je suis allé comme lecteur, à Upsal en Suède, pour deux ans*». Ainsi, le jeune professeur pourra-t-il approfondir ses connaissances en mythologie scandinave.

LA «MODESTE INTUITION» DE DUMEZIL

De retour à Paris en 1933, il assure un cours à l'Ecole des Hautes Etudes. C'est là qu'en 1938, dans une série de conférences, il a, et exprime, l'intuition de ce qui deviendra la théorie centrale de son œuvre: la tripartition. Selon cette théorie, toutes les civilisations nées du creuset indo-européen ont une même structure mythologique, à savoir une triade divine symbolisant les trois fonctions inhérentes à toute société humaine: la fonction intellectuelle ou spirituelle, la fonction guerrière, la fonction productive.

Une telle novation ne va pas sans oppositions. «*J'ai connu des critiques de deux catégories. Il y a celles qui sont de bonne volonté, et puis les critiques de mauvaise foi: ces dernières sont les plus abondantes. Mon plus grand plaisir a été de voir quelqu'un qui dans un premier temps avait combattu mes idées, finalement les comprendre et les soutenir. Emile Benveniste, qui m'avait d'abord pris à partie, proposa ensuite ma candidature au Collège de France.*

La théorie s'est affinée au cours des années. Dumézil pense avoir parfois exagéré l'importance sociale de la tripartition. A Rome, les mêmes personnages étaient quirites et milites. En cas de danger, ils quittaient les affaires publiques pour prendre les armes. Cependant, la réalité primitive indo-européenne était sans doute socialement tri-fonctionnelle. Cette nécessité d'assurer les trois fonctions qui existe dans toute organisation, les Indo-Européens en ont pris conscience et ils en ont fait le cadre d'une explication du monde.

On retrouve cette tripartition sociale, du moins théoriquement, dans l'organisation de la France médiévale en trois ordres, peut-être issue de la structure sociale franque. Cependant, les Francs n'avaient pas de prêtres, et la première fonction, spirituelle, était assurée par les chefs de famille et surtout par le roi. Entrant en contact avec le christianisme, cette organisation a évolué.

La première fonction est alors confisquée par l'Eglise, et le roi se trouve placé au-dessus de la société, en position d'arbitre. C'est la même structure que l'on peut analyser dans l'Irlande païenne où le rig domine les trois classes des druides, des nobles guerriers et des possesseurs de bœufs. Pourtant, le christianisme primitif n'était pas triparti. Issue d'un autre type de civilisation, et marquée par la philosophie grecque dont l'esprit critique n'avait rien épargné, la religion chrétienne ne s'est adaptée que progressivement à une structure trifonctionnelle.

DUMEZIL MONARCHISTE DE REGRET

Ce schéma lui semble extrêmement intéressant dans la mesure où il confirme d'autres analyses sur la position arbitrale du souverain capétien. C'est le moment pour nous de poser la question du moment de la rupture de cet équilibre... Le Professeur Dumézil cite une date symbolique. «*En 1610, avec l'assassinat d'Henri IV, la France a perdu la chance de conserver un roi arbitre*» La perte de l'unité religieuse du royaume a été une cassure essentielle. A partir de Louis XIII, le roi devient le prisonnier du catholicisme. Au XVIIème siècle, la bourgeoisie des villes devient plus importante que la paysannerie. Les intellectuels sont rejettés par les rois qui s'isolent des forces vives du pays. Au lieu de mettre le mouvement philosophique des Lumières à son service, la monarchie instaure un système de tolérance honteuse. Les écrits de Voltaire et de Diderot sont virtuellement interdits, mais ils sont lus par tous. Louis XV, à qui l'on annonce que Voltaire est reçu à la table du roi de Prusse réplique que ce n'est pas l'usage en France... Tout cela conduit au développement d'un Tiers-Etat verbeux et artificiel.

Les Etats Généraux de 1789 sont l'illustration de cette subversion - au sens littéral - de la société traditionnelle. Les deux premiers ordres sont envahis par des personnages relevant davantage de la première fonction, comme les membres de la noblesse de robe et les intellectuels du Tiers-Etat. «*La France s'est réveillée en 1789 d'un rêve de mille ans, en croyant qu'elle naissait*». La Raison a prétendu se substituer aux obscurités de la Tradition. Louis XVI doutait probablement de lui-même, de la légitimité de sa fonction, la tête était malade avant 89. En décapitant son roi, la France s'est condamnée à mort.

Bien sûr, comme c'était alors le pays le plus puissant du monde, cela a mis du temps. Depuis, à travers des convulsions glorieuses ou lamentables, la France est comme un organisme qui a perdu son équilibre. Avec la Fête de la Fédération, les Français ont substitué à leur attachement dynastique, la notion de choix; on est désormais Français parce qu'on le veut, et l'on peut cesser de l'être si on le désire.

A notre époque où la structure trifonctionnelle de la société est recouverte par la dimension économique, la France ne représente plus grand chose dans le monde. Il n'existe pas de retournement en

DUMÉZIL PAR LUI-MEME

matière de puissance, et le Professeur de se tourner vers l'Antiquité.
«*Après la guerre du Péloponèse, les Athéniens cessèrent d'être des acteurs pour devenir des enjeux, même s'ils se répétaient sans cesse qu'ils étaient les vainqueurs de Marathon...*»

DUMEZIL, SAUVEUR DE L'OUBOUKH

Et lorsque l'on demande à Georges Dumézil quelle fut la partie la plus importante de son travail, il nous dit qu'à ses yeux, c'est l'étude qu'il fit de 1925 à 1972, d'une langue presqu'éteinte, que l'on parlait dans quelques villages de Turquie. Fuyant en 1864 la conquête russe, des paysans du Caucase s'étaient installés en territoire ottoman, où progressivement ils avaient été assimilés. Le Professeur partit à la découverte des derniers spécimens, décrivit leur langue, fit même venir un paysan à l'esprit délié au Collège de France. Des enregistrements ont été effectués et, quand, bientôt, l'ultime locuteur aura fermé les lèvres, sa langue sera préservée.
«*C'est la part la plus solide. Le reste de mes recherches n'est après tout que spéculations. Mais l'«ouboukh» est sauvé...*»

propos retranscrits
par Philippe DELORME

A quoi sert le Figaro-magazine ?

C'était fin octobre 1985, à la une d'un grand magazine français, 800.000 exemplaires vendus, deux à trois millions de lecteurs revendiqués : Marianne en tchador, et cette provocation en titre : « Serons-nous encore Français dans trente ans ? ». Suit un dossier s'appuyant sur la comparaison des taux de fécondité des femmes françaises et immigrées. Quelques semaines plus tard le Figaro-magazine récidive : son affiche publicitaire en kiosque reprend la phrase de Mitterrand sur les immigrés : « Ils sont en France chez eux ». Sauf qu'il y a ici un lapsus volontaire : le Figaro-magazine parle en fait des terroristes. L'assimilation n'est pas nouvelle. En avril 1985 Louis Pauwels voyait déjà dans S.O.S. racisme « une forme de terrorisme ».

La singularité et le danger du Fig-mag viennent de ce qu'il est à la fois un magazine grand public (« hebdomadaire de la vie heureuse », selon Hersant) et un relais idéologique (qui change parfois de mains). Le lecteur moyen l'achète d'abord pour les restaurants de luxe, les beaux paysages et les mots croisés, voire pour le « porte folio ». Pas pour l'édition de Pauwels. D'ailleurs, les unes politiques sont relativement peu fréquentes : on leur préfère Julio Iglesias, Yannick Noah ou Lady Diana. Mais voilà, le lecteur fait-il nécessairement le tri entre les pages de loisirs et le texte idéologique ? Difficile, d'autant que la frontière n'est pas très nette (une chronique culinaire de James de Coquet fut poursuivie en justice pour racisme !). La confusion des genres fait oublier que le Figaro-magazine a une histoire déjà ancienne et des méthodes depuis longtemps éprouvées.

LE «FIGARO-MAGAZINE»

En 1978, pour épouser un surplus de publicité qui gonflait le nombre de pages du Figaro quotidien, Robert Hersant a l'idée de créer un supplément de fin de semaine en forme de «news», à droite bien sûr, mais populaire, et apte à relancer les ventes. Louis Pauwels, directeur du Figaro-dimanche, penche plutôt pour un Nouvel Obs. de droite, tourné vers l'intelligentsia. Du compromis entre les deux options sort le Figaro-magazine, en mai 1978. Sa rédaction est composée en notable partie de membres de l'association G.R.E.C.E. (Jean-Claude Valla, le rédacteur en chef, est le secrétaire général du G.R.E.C.E.) qui ne tarderont pas à se faire connaître sous le label «Nouvelle Droite». Louis Pauwels a de la sympathie pour ces «jeunes gens», avec lesquels il partage des chevaux de bataille : dénonciation de l'«égalitarisme», exaltation de la «différence», deux thèmes fortement exploités dès les premiers numéros du Fig-mag.

Yves Christen, le «scientifique» de la bande dont Alain de Benoist est le gourou, se charge de vulgariser une imposture venue des Etats-Unis : la «socio-biologie». Ainsi, les lecteurs d'André Frossard et de Jean d'Ormesson vont-ils devoir se familiariser avec de bien étranges théories : la morale, l'altruisme, le sentiment religieux, et l'ensemble de nos comportements résulteraient d'un «impératif biologique», l'homme serait issu d'un tueur, l'intelligence serait surtout héréditaire. Il y a plus déroutant encore, pour la grande et la petite bourgeoisie catholique qui achète le magazine de Robert Hersant : ce sont ces pages bavardes consacrées à nos «racines européennes», à notre «religion naturelle», selon l'expression du Pauwels d'alors.

Avec la diffusion d'«Holocauste» à la télévision et tout ce qu'elle représente d'insupportable pour le G.R.E.C.E., le Figaro-magazine laisse deviner ses véritables filiations idéologiques. Dans son numéro du 10 février 1979, il présente deux pages mémorables où l'on annonce d'entrée qu'«Holocauste» risque d'«alimenter une campagne germanophobe préjudiciable à la création de l'Europe». L'article est illustré de deux photos de charniers humains, l'un des «détenus de Buchenwald, morts du typhus», l'autre des «135.000 civils allemands brûlés vifs sous les bombes au phosphore de l'aviation anglaise», à Dresde, en 1945. Choc des photos, d'où il pourrait ressortir que barbarie nazie et bombardement anglais s'annulent...

Quelques mois plus tard, s'ouvre l'«été de la Nouvelle Droite». En quelques mois, 2300 articles en langue française seront consacrés à la dénonciation du G.R.E.C.E. et de ses œuvres. Dans le Fig-mag du 7 juillet, Jean d'Ormesson prend ses distances, en se présentant

ENQUETE SUR

comme un «démocrate un peu sceptique, libéral ironique et judéo-chrétien». Puis, c'est au tour d'Annie Kriegel, dans le Figaro quotidien, d'exprimer son inquiétude. Alors que la Nouvelle Droite tentera rapidement de tirer parti de cette publicité tapageuse (sa revue *Eléments* s'intitule désormais : «la revue de la nouvelle droite»), Robert Hersant supporte mal cette polémique autour de sa presse. Homme d'argent et de pouvoir, peu lui importe les préten-
tions idéologiques de Pauwels et de Benoist. Seul le préoccupe le risque de perdre une partie de son public catholique et libéral, qui pourrait s'effrayer de voir quelque démon caché dans les pages glacées de son magazine. A l'automne Hersant a fait son choix : se débarrasser en douceur de la bonne dizaine de collaborateurs du Fig-
mag appartenant au G.R.E.C.E.. La gaffe de l'un d'eux l'y aidera.

Grégory Pons, journaliste au Fig-mag , envoie une lettre à entête du magazine à de nombreuses personnalités, pour qu'elles signent une pétition de soutien au G.R.E.C.E., après un incident violent survenu à son XIVème colloque. Pons se fait virer. Jean-Claude Valla quitte son poste de rédacteur en chef au début de l'été 80. Un an plus tard, Alain de Benoist est relégué à la rubrique vidéo.

L'année 80 sera celle de la réorientation idéologique pour le Figaro-magazine , et elle se prolongera jusqu'en juin-juillet de l'année suivante. Pauwels, en opportuniste intelligent qui retient les victoires électorales de Thatcher et Reagan, subit l'attrait des «nouveaux économistes». Il ouvre ses colonnes à Henri Lepage, Floran Astalion et leurs amis. Comprendons bien Pauwels : cet écrivain épris de reconnaissance a besoin de fixer sa pensée confuse à une trame idéologique que lui délivrera un maître. Selon les modes du moment et la curiosité, du disciple, ce rôle sera tenu par Gurdjieff, Alain de Benoist, Guy Sorman... En 1981, la réorienta-
tion idéologique du Figaro-magazine est accélérée par la victoire de la gauche. Hormis Michel Poniatowski, les idées de la Nouvelle Droite n'offrent aucun débouché politique. Le néo-libéralisme en vogue paraît plus crédible. Un éditorial sur deux de Louis Pauwels, dans les années 81-82, est voué à l'éloge du modèle reagano-tat-
chéen. Le départ de la Nouvelle Droite ne met pas fin aux pro-
cédures douteux . En deux occasions, le Figaro-magazine tombe dans la désinformation : en publiant trop vite, en janvier 82, les photos d'un massacre d'Indiens Mosquitos imputé au gouvernement sandiniste du Nicaragua, alors que les clichés provenaient vrai-
semblablement de l'époque de Somoza. En révélant la confession du Père Pellecer, jésuite au Guatemala, qui décrit une Eglise d'Amé-
rique latine aux mains du marxisme. Ces révélations avaient en fait été montées de toutes pièces pour discréder l'Eglise d'Amérique latine. La direction du magazine dut d'ailleurs rectifier le tir après les réactions d'une partie des lecteurs.

LE «FIGARO-MAGAZINE»

La Providence fait bien les choses : début novembre 82, le touriste Pauwels glisse au bord d'une piscine d'Acapulco... et se convertit au christianisme. Ses éditoriaux prennent alors des allures de sermons. Lui qui proclamait bien haut : « je ne suis pas chrétien, voilà mon histoire », adhère maintenant à un catholicisme de combat. Hersant, le regard toujours fixé sur la courbe des lecteurs, s'inquiète à nouveau : il ne faudrait pas non plus que le Fig-mag devienne un bulletin paroissial de luxe !

La conversion de Pauwels ne l'empêche pas de garder des rapports amicaux avec Alain de Benoist, qui sourit doucement de l'incohérence du personnage courtisant assidûment l'archevêché de Paris et payant régulièrement sa cotisation à la Grande Loge de France.

Le phénomène Le Pen et son apogée aux élections européennes de juin 84 change la donne. Le Figaro-magazine , qui traite sur un pied d'égalité Giscard, Barre et Chirac, décide d'ouvrir le cercle de famille à Jean-Marie Le Pen. Le leader du Front National est interviewé à plusieurs reprises et fait la une du magazine. Les questions sont bienveillantes et les commentaires qui suivent plutôt favorables. Au point que le rapprochement devient trop évident. Au début de l'été, Robert Hersant demande à ses collaborateurs du Fig-mag de se débarrasser des membres les plus lepénistes de la rédaction.

Mais Pauwels est décidément incorrigible; à travers ses diverses fluctuations idéologiques, il y a une permanence de ses fantasmes : sa répulsion devant le métissage, sa peur de la contamination, sa quête de pureté identitaire. C'est la hantise de voir l'héritage «indo-européen» souillé par le judéo-christianisme, c'est la crainte de voir le libéralisme composer avec la social-démocratie, c'est enfin le dernier dossier scandaleux du Fig-mag patronné par Jean-Raspail, auteur du «Camp des Saints», qui a flirté avec toutes les composantes de la droite ultra.

En choisissant de publier ce dossier, le magazine de Louis Pauwels et de Robert Hersant reste fidèle à sa vocation et à ses méthodes d'origine : offrir une couverture respectable, bourgeoise, catholique et libérale, à des recherches idéologiques inavouables, qui travaillent à la levée des interdits et à la revanche sur l'histoire.

Emmanuel MOUSSET

René Girard lecteur de Hamlet

Au cours d'un bref séjour à Paris, René Girard a donné, le 28 avril 1986, une conférence sur Hamlet dans le cadre du CREA (Centre de Recherches sur l'Epistémologie et l'Autonomie), qui s'inscrit dans le cadre d'une étude sur Shakespeare. Très attentifs aux travaux de René Girard, nous sommes heureux de publier un court résumé de son analyse, sous notre seule responsabilité.

Dans son introduction, René Girard montre que l'on trouve sans cesse des définitions du désir mimétique dans l'oeuvre de Shakespeare. Qu'il s'agisse de ses comédies (*Beaucoup de bruit pour rien*, *Songe d'une nuit d'été*) ou de ses poèmes (par exemple *le Viol de Lucrèce*) il est clair que tout amour est dans les yeux d'un autre.

De même l'événement tragique est lié au désir mimétique. *Jules César* est un meurtre mimétique et la pièce décrit un phénomène de bouc émissaire qui ne s'interrompt pas à la mort de César. Après sa mort, la foule se retourne en sa faveur et cherche une autre victime. Ce sera Cinna, qui est assassiné «à cause de ses mauvais vers». Dans les pièces où figurent des traîtres caractérisés (par exemple *Richard III*) Shakespeare montre que le «méchant» n'est en fait pas plus mauvais que les autres personnages (ainsi la femme de Richard, très calculatrice). On retrouve par ailleurs la même analyse dans *Le Marchand de Venise*. Shylock est victime des Vénitiens, qui sont plus méchants que lui. Il connaît et décrit le mécanisme de la vengeance entre juifs et chrétiens dont il sera victime puisque, l'opinion se retournant contre lui, il devient son bouc émissaire.

Quant à Hamlet, c'est une tragédie de la vengeance - thème banal à l'époque élisabethaine. Mais la puissance prodigieuse de

RENÉ GIRARD ET HAMLET

Shakespeare dans la compréhension des rapports dramatiques transforme ce thème banal pour nous donner une analyse approfondie de la vengeance.

Hamlet est un homme « fatigué de la vengeance ». Il n'a pas, en lui-même, la force nécessaire pour tuer le roi Claudio meurtrier de son père. Pour s'exciter, il a besoin d'un spectacle dramatique plus convaincant que la situation qui est la sienne. On le voit bien lorsque Hamlet fait jouer aux comédiens un monologue tragique au cours duquel un acteur en vient aux larmes. Les comédiens partis, Hamlet compare leur passion à son impuissance :

« N'est-ce pas une monstruosité que ce comédien-là, dans une simple fiction, parce qu'il s'imagine en rêve une souffrance, parvienne à faire entrer de force son âme dans une idée, si bien qu'elle travaille au point de lui faire pâlir le visage; des larmes dans les yeux, la contenance en désordre, une voix brisée, et tous ses gestes venant adapter des formes concrètes à la conception de son esprit ? et tout cela pour rien ! pour Hécube ! Que lui est Hécube ou qu'est-il à Hécube pour qu'il verse des larmes sur elle ? Que serait-il capable de faire, s'il était pris dans la situation passionnelle où je suis, s'il avait à donner la réplique qu'on attend de moi ? Il noierait la scène de larmes et déchirera toutes les oreilles de son horrible déclamation, rendrait fou le coupable et terrifierait l'innocent, ceux qui ne savaient rien n'en reviendraient pas, les yeux et les oreilles resteraient confondus dans l'acte d'entendre et de voir. Et moi, pauvre daim mélancolique avec ses ardeurs impuissantes, je fais de la dépression comme Jean de la Lune, sans me laisser séconder par ma cause, et n'ai même pas la force d'en parler; non, même pas en faveur d'un roi dont tous les biens, dont la vie très précieuse ont été ignoblement mis au pillage...»

De même, lorsque les soldats de Fortinbras, roi de Norvège, passent devant lui pour aller conquérir un minuscule territoire de Pologne, Hamlet tente de s'exciter à l'action violente et se reproche sa trop lente vengeance : « alors que pour ma honte j'ai sous les yeux la mort prochaine de vingt mille hommes qui, pour un caprice, un hochet de gloire, marchent à la tombe comme on se met au lit, combattent pour une bande de terre à peine assez large pour supporter la bataille, et contenir dans son sein les tombes des morts. Oh, que dorénavant mes pensées soient de sang, ou qu'elles ne soient rien ! »

Le drame de Hamlet n'est pas celui de la lâcheté, ou d'un manque de volonté. « J'ai un motif, dit-il dans le même monologue, et une volonté, et une énergie, et des facultés pour le faire ». Mais il ne croit pas au combat « pour une coquille d'oeuf », il ne parvient pas à

LETTERS

être comme «celui qui avec grandeur sait trouver le motif de sa querelle dans un fétu de paille quand l'honneur est en jeu». Des jeux dérisoires mettent les hommes en mouvement, mais Hamlet ne peut agir alors que son père a été assassiné et sa mère souillée.

Hamlet n'est pas une tragédie de l'indécision, comme on l'a souvent dit. Les hésitations d'Hamlet tiennent au fait qu'il ne croit pas à la vengeance. Pour croire à la vengeance, il faudrait qu'il croie en la justice de sa propre cause, donc à la culpabilité de Claudio, donc à l'innocence de son propre père. Or le père d'Hamlet est lui-même un meurtrier, qui est mort en état de péché. Si Hamlet tue Claudio, il s'inscrit dans la chaîne sans fin de la vengeance. S'il ne le tue pas, il s'exclut de l'univers de la vengeance. Hamlet sait que les victimes ne sont pas plus innocentes que les bourreaux : le fantôme de son père ne vient pas du ciel, mais de l'enfer à cause de ses péchés et Hamlet le méprise au point de l'appeler «vieille taupe». Claudio n'est pas plus méprisable que son père et la passion vengeresse ne peut se développer. Elle le peut d'autant moins que le père d'Hamlet et le roi Claudio sont deux frères quasi-mythologiques, qui sont impossibles à distinguer. Hamlet voudrait bien que sa mère, la reine Gertrude, établisse une différence entre les deux hommes, ce qu'elle ne peut faire puisqu'elle les a successivement épousés tous les deux. Une nouvelle fois, Hamlet cherche à stimuler son désir de vengeance mais il ne trouve pas auprès de sa mère l'indignation nécessaire. D'où le doute qui transparaît dans la réponse que le prince fait à sa mère, bien qu'il évoque à propos de son père Hypérion, Mars et Jupiter. L'excès même de la comparaison mythologique montre - c'est toujours le cas chez Shakespeare - qu'il ne faut pas prendre ces déclamations au sérieux : le véritable reproche que Hamlet adresse à sa mère est de ne pouvoir faire la différence entre ses deux époux successifs qui sont aussi des frères.

Hamlet manque de désir mimétique pour la vengeance, mais aussi dans l'absolu. Le portrait qu'en fait Ophélie - elle est victime de tout l'univers hamletique - fait apparaître Hamlet comme le modèle de toutes les modes. Hamlet n'a pas de désir parce qu'il est trop désiré, parce qu'il n'a pas de modèle; au lieu de se sentir unique, il a conscience de l'univers d'indifférenciation que constitue la Cour.

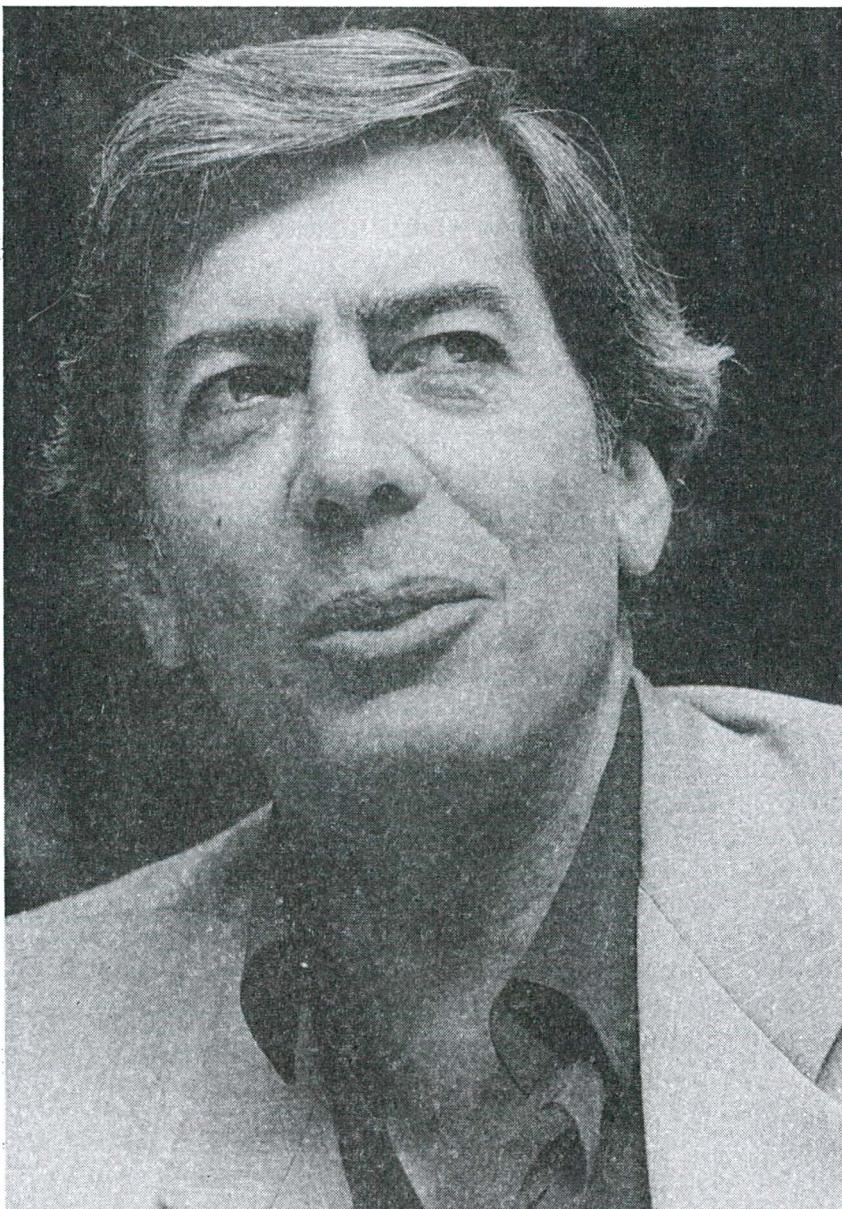
Dans sa tragédie Shakespeare figure un univers où la vengeance est malade. Hamlet n'a pas renoncé à la vengeance mais hésite devant la violence. De même, Claudio ne venge pas Polonius lorsque celui-ci est tué par Hamlet, et déconseille à Laërte, le fils de Polonius, de venger son père. Selon Shakespeare, nous sommes dans un univers où on ne peut ni se venger, ni renoncer à la vengeance. C'est par

RENÉ GIRARD ET HAMLET

conséquent un univers de la stratégie, un univers politique qui ressemble au nôtre et l'annonce : on prépare la vengeance en la reportant, sans qu'on sache si c'est une vengeance pire ou une renonciation à la vengeance. Ainsi, Hamlet ne tue pas le roi Claudio parce que celui-ci est en prière : est-ce une cruauté terrible ? ou un refus de tuer ? Hamlet l'ignore. Dans cet univers politique, tout le monde espionne tout le monde (Polonius, Ophélie, et Hamlet qui fait modifier une pièce de théâtre afin d'observer la réaction de Claudio sans que cela le dispose pour autant à la vengeance).

Si Hamlet parvient finalement à se venger, c'est parce qu'il entre en rivalité mimétique avec Laërte, frère d'Ophélie, après la mort de celle-ci. Laërte vit à l'intérieur du code aristocratique qu'Hamlet ne comprend pas (et Polonius figure l'ordre classique qui se défait). La douleur de Laërte est déterminante pour Hamlet, et leur situation de rivalité mimétique sera la source du duel au cours duquel les épées sont échangées, et qui sera la cause de la mort de Gertrude et du roi, de Laërte et d'Hamlet. Ce que ni le fantôme du père, ni le dialogue avec la reine, ni aucun spectacle n'avait pu entraîner, c'est un pair d'Hamlet qui le détermine. Chez Shakespeare, la mort du père déclenche la lutte entre les égaux. Là encore Shakespeare annonce le monde moderne : Hamlet participe d'un côté de la mythologie, et de l'autre plonge dans la modernité. Shakespeare et Sophocle se rejoignent...

(d'après les notes de B. Renouvin)



BIBLIOGRAPHIE

Seuls ont été mentionnés les ouvrages de Mario Vargas Llosa, traduits en français et actuellement disponibles chez l'éditeur.

- Les chiots suivi de Les caïds, nouvelle, Gallimard, 1974.
- Conversation à la Cathédrale, roman, Gallimard, 1973.
- La demoiselle de Tacna, théâtre, Gallimard, 1983 (coll. Le Manteau d'Arlequin).
- La guerre de la fin du monde, roman, Gallimard, 1983.
- Histoire de Mayta, roman, Gallimard, 1986.
- La maison verte, roman, Gallimard, 1981 (coll. L'Imaginaire).
- L'orgie perpétuelle, essai, Gallimard, 1978.
- Pantaleón et les visiteuses, roman, Gallimard, 1975.
- La Tante Julia et le scribouillard, roman, Gallimard, 1985 (coll. Folio).
- La Ville et les chiens, roman, Gallimard, 1981 (coll. Folio).

Mario Vargas Llosa

Il est des mythes qui doivent être abattus par ceux-là même qui les ont enfantés. Ainsi de celui du guerillero sud-américain, dont le succès avait été tel dans les années 70 qu'il avait sombré dans l'image d'Epinal branchée : au hit parade des affiches, la tête du Che Guevara s'est longtemps classée immédiatement après les jambes de Marilyn.

Or la lecture des deux derniers romans de l'écrivain péruvien Mario Vargas Llosa, «La Guerre de la fin du monde» et l'«Histoire de Mayta», laisse apparaître une sérieuse remise en cause de l'archétype. Dans ces ouvrages, sous deux angles distincts et dans des époques, des conditions et des pays différents, Vargas Llosa présente l'état de ses réflexions sur les mouvements révolutionnaires sud-américains.

D'un côté, dans «La Guerre de la fin du monde» (1), publié en

(1) «La guerre de la fin du monde», 1983, nous découvrons un mouvement populaire apparu spontanément autour d'un prophète illuminé du Nordeste brésilien, le

Mario Vargas Llosa est né en 1936 à Arequipa (Pérou). Auteur de nombreux romans, mais aussi d'essais, de nouvelles et de théâtre, Mario Vargas Llosa a vécu à Paris et à Barcelone. Professeur de littérature, il est reconnu comme l'un des plus grands romanciers d'Amérique latine. Voulant rester indépendant des pouvoirs politiques, il a refusé le poste de ministre qu'on lui offrit, ce qui ne l'a pas empêché d'être condamné à mort par les guerilleros du «Sentier lumineux».

LETTRES

«Conseiller», peu après la proclamation de la République. Mouvement religieux, messianique, fou par bien des aspects, mais d'une ampleur telle qu'il a créé à Canudo un véritable Etat, théocratie anarchique contre laquelle, avant de pouvoir la détruire, se sont fracassés les meilleurs bataillons républicains. Mouvement qui a dérouté les penseurs de tous acabit et de toutes tendances : révolutionnaire pour les conservateurs qu'il dépossède de leurs terres pour les administrer en soviets, puisque la propriété individuelle est le mal absolu; réactionnaire pour les républicains contre lesquels il s'est élevé immédiatement : n'ont-ils pas abattu l'Empire (dont il utilise les cruzeiros pour ses relations extérieures, à l'exclusion de ceux imprimés par la République) ? Réactionnaire surtout par son côté religieux et son rejet complet des lois libérales républicaines comme le divorce et le mariage civil, jugés diaboliques.

Ce soulèvement n'est pas une invention romanesque : il a bel et bien existé. Inventé, en revanche, le personnage de Galileo Gall, l'anarchiste écossais qui rejoint le mouvement auquel il veut montrer la vraie voie révolutionnaire et où, manipulé par tous, il finira détruit dans ses certitudes et dans sa chair. Destinée fatale qui sanctionne le besoin absurde de couler ces mouvements dans le moule d'une idéologie, de vouloir «plaquer du mécanique sur du vivant».

Il y a dans cette dissection du mouvement du «Conseiller» de Canudo tout d'abord le désir pour Llosa de démontrer l'absurde de ces révoltes : «Aujourd'hui comme hier, nous nous battons souvent contre des fantômes et pour des raisons similaires : l'idéologie, qui est la religion contemporaine, nous cache la réalité et nous fait prendre la proie pour l'ombre» (2). Mais cette première analyse, quelque peu négative, sera complétée dans le roman suivant.

L'autre face en effet, c'est «l'Histoire de Mayta», parue en octobre 1984 (3). Ici Mario Vargas Llosa retrouve son pays, le Pérou, et son époque : Mayta est un militant du Parti Ouvrier Révolutionnaire, tendance trotskyste, le POR(T). Avatar de Galileo Gall, Mayta monte dans les Andes à la fin des années 50 pour participer à une tentative de soulèvement qui finira très mal avant même d'avoir vraiment commencé. Encore une fois, la Révolution est formée de deux parties : une part populaire, indienne, sans préoccupation idéologique : les villageois des Andes se révoltent contre une administration latifondiaire qui les a spoliés, ils veulent surtout reprendre leurs terres, et plus profondément que cela,

(2) Entretien accordé au «Point», le 9 janvier 1984.

(3) «Histoire de Mayta», éd. Gallimard, 1986.

MARIO VARGAS LLOSA

recouvrer avec elles leur dignité et leur histoire. Et puis l'autre partie, les idéologues, qui veulent remettre ces révoltes suspectes dans le droit chemin de la Révolution selon Marx. Bien entendu tout ceci capote lamentablement, dans la débandade des idéologiques et l'écrasement des villageois. Alors Mayta, qui pour avoir cru à l'action a été exclu du POR(T), découvrira dans l'échec fracassant de cette action combien il est difficile de lever la Révolution là où il n'y a que des révoltes.

Bien sûr, il y a eu Cuba, il y a le Nicaragua : la Révolution, ça peut marcher, et Vargas Llosa le montre en imbriquant dans l'« Histoire de Mayta » deux romans : celui du militant trotskiste, en 1958, et celui de l'auteur qui, 25 ans plus tard, cherche à rassembler sur Mayta documents et témoignages pour en écrire la vie. Cette deuxième histoire se déroule aujourd'hui, dans un Pérou constamment attaqué jusque dans la banlieue de Lima par une guérilla qui est devenue une force majeure du pays. La Révolution marche certes, surtout maintenant qu'elle dispose d'un soutien et d'un exemple à Cuba. Mais là où elle a triomphé, il aura fallu des régimes effroyables pour la susciter : face à un Batista ou à un Somoza, le plus sanguinaire des Pinochet actuels n'est qu'une espèce de Général Dourakine bonasse. Et cette Révolution enfin triomphante n'est pas à l'abri des mêmes mouvements qu'elle a su canaliser un moment sans les représenter ni les satisfaire.

C'est que, les uns de près, les autres de loin, ces mouvements révolutionnaires populaires d'Amérique latine sont d'essence religieuse, ou plutôt mystique. Une mystique qui n'est pas toujours conventionnelle, loin de là, on le voit bien dans « La Guerre de la fin du Monde », mais qui est toujours présente : le narrateur, dans son enquête, découvrira que la révolte de Mayta elle-même est chrétienne à l'origine, et qu'elle a dévié par la faute d'un clergé trop compromis avec la société dirigeante. La « Théologie de la Libération » n'est pas loin, tout indique qu'il s'agit pour Llosa d'un thème de réflexion fondamental, bien qu'à peine esquissé pour le moment dans ses ouvrages. Il est vrai que le Pérou est exemplaire de ce point de vue : le régime actuel, bien que démocratique, doit supporter avec le « Sentier Lumineux » la dernière des grandes guerillas sud-américaines, laquelle par dessus le marché est loin d'être idéologiquement simple.

Dans ces conditions, c'est sans surprise que l'on voit apparaître sous la plume de Vargas Llosa des références aux guerres de Vendée. Alors, « Chouans de tous les pays, unissez-vous » ? Quoi qu'il en

LETTRES

soit, à la lecture de ces ouvrages, il paraît qu'en Amérique Latine, le modèle révolutionnaire français de 1793 le plus reproduit n'est pas celui qu'on croit.

On le savait, et ses derniers romans le confirment, Mario Vargas Llosa est, par la maîtrise de son style et l'ampleur de son souffle, l'un des plus grands romanciers latino-américains de notre époque. Moins connu peut-être en France que Garcia Marquez, fossilisé vivant par le Nobel pour avoir, dans son seul très grand livre, «Cent ans de Solitude», donné ses lettres de noblesse au «réalisme magique», Llosa est certainement l'écrivain qui porte sur la culture actuelle de l'Amérique Latine le regard le plus pénétrant.

Ce que l'on aura découvert en revanche de nouveau dans ces ouvrages, c'est que pour la première fois la pensée d'un écrivain latino-américain se libère des derniers a-priori et concepts importés pour observer de l'intérieur sa propre culture.

En fait, ce rejet de l'idéologie n'est pas si récent, il est même bien antérieur à celui que l'on observe, tout-à-sait parallèle, chez nos penseurs européens depuis 4 ou 5 ans. Il est vrai que de ce côté-ci de l'Océan, les positions idéologiques les plus absurdes pouvaient se prendre sans risque immédiat : les intellectuels latino-américains, eux, n'avaient pas à attendre les expériences des autres pour tester leurs idées. Et si le «partout moins d'idéologie et plus de culture» de Régis Debray date de mai 1985 (4), c'est dès 1971, avec l'arrestation de l'écrivain cubain Heberto Padilla que s'est écroulé le «rêve castriste». Bien sûr certains «phares», tels Garcia Marquez et Cortazar, sont restés des intégristes pro-Cubains, mais d'autres, Llosa, Carlos Fuentes, commençaient dès cette époque, à réviser le dogme. Mais c'est vraiment par cette série d'ouvrages, après s'être affranchi du style européen, avec les Asturias, Borges, Carpentier, puis de la construction du roman occidental (pensons à Garcia Marquez et Julio Cortazar en particulier), que le roman sud-américain, grâce à Mario Vargas Llosa, lâche la dernière amarre qui le reliait encore au Vieux Monde : l'emploi obligé des schémas de pensée européens du XIXème siècle. Et le Che Guevara, héros romantique vraiment trop petit-bourgeois, meurt une seconde fois.

François GERLOTTO

(4) « Les Empires contre l'Europe »,
éd. Gallimard.

Nigéria : le mal aimé ?

La chute des cours du pétrole a remis le Nigéria au premier plan des préoccupations des journaux économiques. Disposant d'amis installés dans ce pays fort mal connu des Français, «CITE» leur a demandé de nous décrire la situation telle qu'ils l'observent.

Le Nigéria a fêté le 1er octobre 1985 le 25ème anniversaire de son indépendance. «25 ans d'indépendance douce-amère» titrait alors un grand hebdomadaire d'information de Lagos. On ne peut dire mieux.

Le Nigéria est un pays qui a mauvaise réputation. Non seulement en Occident - ce que la presse locale se fait fort de rappeler de temps à autre - mais aussi en Afrique même. On s'y souvient encore des deux campagnes nationalistes, celle de 1983 sous le régime civil de Shagari, et celle de 1985 sous le gouvernement militaire de Buhari, contre l'immigration sauvage. Campagnes violentes et doublement inefficaces. Violentes puisqu'elles se sont accompagnées de morts d'hommes aux frontières, tant en 1983 qu'en 1985. Inefficaces à double titre :

- sur le but immédiat (la réduction du nombre de «résidents illégaux») car les expulsés, originaires pour la plupart du Ghana anglophone ou du Bénin, du Togo et du Cameroun francophones, soit se sont cachés pour rester, soit sont revenus moins d'un mois après la fin des événements.



Lagos: contraste entre la vieille ville et le quartier des affaires



Lagos. La Place Tinubu.

NIGÉRIA : LE MAL AIMÉ ?

- sur le plan économique et celui de la sécurité car, moins encore au Nigéria qu'en Europe, les immigrés ne sont les responsables des déboires économiques nationaux ni les seuls auteurs de la violence quotidienne. Plusieurs journaux nigérians - la presse jouissant d'une étonnante liberté d'expression dans ce régime de dictature militaire - avaient d'ailleurs souligné le caractère xénophobe et dangereux de la propagande gouvernementale.

Vis à vis des media européens qui, surtout lors de la première campagne, ne s'étaient pas fait faute de montrer la brutalité militaire à l'égard des exclus, le Nigéria a quelque raison d'avoir du ressentiment. Cela rend aujourd'hui difficile dans le pays et impossible à Lagos - la capitale - la moindre prise de vue (il est interdit de photographier et de filmer au Nigéria). En effet certaines images avaient été présentées, à la télévision française notamment, des violences militaires opérées à la frontière, alors attribuées à l'armée nigériane. Or, pour qui connaît un peu l'uniforme de cette dernière, il était évident qu'elles avaient été prises de l'autre côté de la frontière... D'où l'émoi des autorités nigérianes. Pourtant il est parfaitement exact que, en 1985 comme en 1983, les exclus se faisaient dépouiller de leurs maigres biens - des matelas, des ustensiles de cuisine et quelque argent - de ce côté-ci de la même frontière !

Le Nigéria : mal aimé de l'Afrique et de l'Occident ? Ou le Nigéria, pays de la violence, de l'insécurité et de la corruption ? Tout cela est vrai. Le Nigéria est caricaturé à l'étranger, mais une caricature n'est jamais que le grossissement de certains traits existants. Tout cela est vrai dans cette ancienne colonie anglaise, deux fois grande comme la France et forte de ses 100 millions (approximatifs) d'habitants : le quart de la population africaine noire ! 100 millions d'habitants ? Le recensement a toujours été un casse-tête au Nigéria, tant les résultats ont d'importance politique et la falsification facile (l'instauration d'une carte d'identité est remise chaque année à l'année suivante...). 100 millions d'habitants divisés en une dizaine d'ethnies dont trois principales : les Haoussas, musulmans du Nord, les Yoroubas du Sud, les Igbos du Sud-Est (région riche en pétrole), trois ethnies au génie propre, dont les deux premières sont d'importance à peu près égale, et dont la dernière, minoritaire, n'a pas encore oublié l'atroce guerre du Biafra.

Le nationalisme nigérian agace tout étranger qui prend contact avec le pays. Le drapeau vert-blanc-vert surgit à chaque coin de rue - quand il n'est pas peint sur les troncs d'arbres en enfilades des

CHEMINS DU MONDE

avenues - et l'on nous rappelle dans tout lieu public - banques, hôtels, restaurants, simples commerces, marchés locaux, taxis - par voie d'affiches ou d'autocollants que « The Nigeria is great » et que, comme le proclamait Buhari, « Cette génération de Nigérians et vraiment les générations futures n'ont pas d'autre pays que le Nigéria. Nous resterons ici et le sauverons ensemble ». Propos repris aujourd'hui, la signature simplement omise, sous le Major-Général Babangida, son successeur lors du coup d'Etat, fin avril 1985. Un nationalisme qui agace parce qu'il est celui d'un pays qui pourrait être le premier d'Afrique Noire et qui semble gâcher, depuis 25 ans, toutes les possibilités qui lui sont offertes. D'un pays qui affirme d'avance ce qu'il pourrait être sans jamais sembler se décider à le devenir et dont les coups d'Etat réguliers ne semblent qu'autant de fuites en avant. D'un pays en voie de développement actuellement sur voie de garage. Le site d'Abuja en est le symbole : ce qui devait être le lieu d'une nouvelle capitale, qui se présentait comme la future Brasilia du Nigéria, est aujourd'hui une cité futuriste inachevée et abandonnée au délabrement et aux squatters. Le site avait pourtant été judicieusement choisi : au centre du pays, un terrain neutre de toute influence ethnique. Mais les crédits n'ont pas suivi...

D'IMMENSES RESSOURCES MAL EMPLOYEES

Car le Nigéria, malgré un passé colonial britannique qui ne lui a laissé que des infrastructures inadaptées, voire inexistantes, sur le plan politique, administratif, scolaire ou économique, a pourtant un capital immense.

Le capital humain tout d'abord. il fait de ce pays un réservoir d'hommes incomparablement supérieur à ses voisins. Mais un capital humain inutilisé ou gâché. Lagos n'est certes pas tout le Nigéria, n'est surtout pas le Nigéria, mais précisément témoigne de ce gâchis. Cette ancienne cité coloniale étendue sur trois îles de la lagune est devenue, en une quinzaine d'années, le contenant de six à sept millions d'habitants venus de tout le pays, à la suite de l'exode rural des années 70 provoqué par le grand boom pétrolier. Elle ne comptait que 400.000 habitants en 1958, 3 millions et demi en 1978. Lagos : agglomération post-coloniale jusqu'à la caricature. A côté des quartiers résidentiels des îles d'Ikoyi (interdite au Noirs jusqu'en 1947 !) et de Victoria, derrière les buildings de la Marina,

NIGERIA: LE MAL AIME ?

vitrine atlantique du pays, s'étend de Lagos Island au port d'Apapa à l'Ouest et à l'aéroport d'Ikeja au nord, une ville tentaculaire et saturée, où le foisonnement des bidonvilles et le squatting d'immeubles inachevés s'avèrent insuffisants à abriter une population grouillante et déracinée. Sans oublier le bidonville de Maroko, à portée de lagune du luxueux hôtel de la chaîne Holliday Inn à Victoria Island, hôtel qui porte le nom historique de la cité : Eko. Lagos est une ville où tout projet d'urbanisation semble avoir été abandonné, qui chaque matin et chaque soir connaît d'interminables «go-slow» entre Lagos Island et sa périphérie. L'infrastructure routière, pourtant importante, ne peut suffire à une circulation sans cesse croissante et autoroutes, toboggans, échasseurs enlaidissent les quartiers historiques ou surplombent de véritables champs en toits de tôles rouillées des taudis (1). Une mesure fut prise en 1977 qui n'autorise qu'un jour sur deux la circulation des automobiles selon le caractère pair ou impair de la plaque minéralogique. Mesure inefficace, les ponts entre la périphérie et Lagos Island restent autant de goulots d'étranglement. Votre seule consolation sera de pouvoir faire vos courses en restant assis dans votre voiture auprès des vendeurs à la sauvette de Coca-Cola chaud, montres, calculatrices, vêtements, cigarettes, journaux, balais, la liste n'est pas exhaustive. A cette surpopulation se joint le grave problème que constitue l'absence de système d'égouts et de services de voirie. Lagos, ville sale ? Nigéria, pays sale ? Les cadavres ne traînent plus dans les rues des grandes villes comme au temps de Shagari. Le gouvernement militaire de Buhari - arrivé le 1er janvier 1984 - avait institué le «Sanitation Day», mesure reprise par Babangida. Il s'agit d'une journée épisodique de corvée nationale où, dans tout le pays, écoliers, lycéens, étudiants, employés de bureau, au masculin comme au féminin et, la veille de la fête de l'indépendance nationale, directeurs d'entreprises en complet-veston - forment des armées de balayeurs de rues. Un effort certain et visible a été fait, particulièrement à Lagos, ville la plus touchée, mais qui restera insuffisant pour celle-ci tant que la capitale ne sera pas dotée d'un minimum d'infrastructures sanitaires, besoin plus urgent qu'un métro, surréaliste dans une cité sans urbanisme, et dont le projet semble pour l'instant abandonné. Les deux gouvernements militaires successifs ont tenté d'endiguer le

(1) A Lagos, 12% seulement de la superficie est réservée à la circulation contre en moyenne 25% dans les autres villes.

CHEMINS DU MONDE

jugements sommaires, de simples voleurs sur Bar Beach, plage de Victoria Island, le samedi matin au temps de Shagari, ou dans les prisons au temps de Buhari et encore maintenant n'y font rien. Quant au lynchage en pleine rue des voleurs attrapés par la foule, ils ne règlent pas davantage la question de la délinquance dans un pays où le moindre vol peut compromettre le minimum vital de la victime.

Le pétrole - le Nigéria aurait encore des réserves pour 25 ans - a semblé constituer la chance du pays. Il aurait pu l'être si les bénéfices d'abord réalisés avaient été consacrés à la mise en place d'une politique rationnelle d'industrialisation et à une modernisation de l'agriculture. Aujourd'hui les revers d'une politique économique uniquement fondée sur l'or noir s'expriment par une dette extérieure impressionnante (déjà estimée à 17,5 milliards de dollars début 1985). Et le nouvel effondrement du prix du pétrole comme les exigences doctrinaires du Fonds Monétaire International ne sont pas là pour favoriser le règlement de la crise financière du pays. La politique industrielle a d'abord consisté à «nigérianiser» les industries sous contrôle multinational tout en favorisant de nouveaux investissements étrangers qui auraient laissé les Nigérians maîtres de leur production. Mais la crise internationale n'a pas permis les développements espérés, même si le Nigéria reste un pays riche qui intéresse toujours les investisseurs étrangers au premier rang desquels la France entend se placer comme l'indique entre autres deux voyages de notre ministre des Affaires étrangères en deux ans.

La conséquence la plus néfaste d'un boom pétrolier mal maîtrisé a été l'abandon de la mise en valeur du premier capital nigérian : l'agriculture. Avant cette explosion le Nigéria était un pays à vocation essentiellement agricole et il exportait : 1er producteur mondial d'huile de palme et d'arachide; 2ème producteur de cacao. Ses exportations lui rapportaient 60% de ses ressources nationales en devises, tandis que les cultures vivrières assuraient l'essentiel des besoins de la population.

Aujourd'hui, quand un gouvernement avare de devises le permet, le Nigéria importe ce qu'il exportait ou produisait en quantité presque suffisante : le riz par exemple, dont la demande a crû par rapport à celle de l'igname et du manioc plus traditionnel au Nigéria. La production a chuté alors que la poussée démographique élevait la demande. La politique de l'autosuffisance a été prônée dès

la fin des années 70. Mais les subventions pour la «Green Revolution» se sont trop souvent perdues on ne sait où, et le Nigéria attend toujours une véritable politique agricole devenue hypothétique faute de moyens financiers et de techniciens qualifiés.

«WAR AGAINST INDISCIPLINE»

Le Nigéria est avare de devises. Une mesure de portée limitée l'indique : tout ressortissant étranger doit changer, dès son arrivée à l'aéroport, une certaine quantité de devises en monnaie locale. Car précisément le Naira n'est qu'une monnaie locale. Composée de 100 kobos elle est indexée sur le dollar et sa valeur est artificielle. Au lendemain du coup d'Etat d'août 1985, on prêtait au nouvel homme fort du régime militaire, Babangida, l'intention de dévaluer la monnaie, certains milieux «bien informés» parlaient d'une dévaluation de 60%. Cette mesure ne fut pas prise, mais la baisse du dollar les six derniers mois a abouti à une dévaluation de fait de 25%. L'année dernière le Naira équivalait à 12 F, et n'en vaut plus aujourd'hui qu'environ 8. Une monnaie locale qui, de plus, souffre d'un taux parallèle au marché noir qui la réduit au quart de sa valeur officielle. Buhari, dès le lendemain de son coup d'Etat avait fermé aussi les frontières bancaires, pour endiguer la fuite des capitaux devenue endémique. Les transferts étaient devenus presque impossibles et des fortunes colossales, nationales ou étrangères, fondées sur un véritable trafic de la monnaie s'étaient écroulées. De plus, il avait en 72 heures changé la couleur des billets de banques afin que les Nairas réfugiés à l'étranger deviennent inutilisables. Le trafic de la monnaie, en particulier en direction de Londres, comme en témoigne le récent scandale de la Banque JMB, dénoncé par un député des Communes, est loin d'être résorbé.

Le g. Babangida, arrivé au pouvoir après un coup d'Etat en août 1985 a failli, le 20 décembre suivant, être renversé à son tour. Le procès des comploteurs - appartenant à l'armée - a eu lieu en février et 10 sur les 13 condamnés à morts ont été exécutés une semaine après leur procès.

Ce trafic n'est qu'un des côtés de la corruption réelle existant au Nigéria. Celle-ci existe à tous les niveaux. A la descente d'avion tout d'abord vos papiers, pourtant en règle, ne le seront que lorsque vous aurez «dasché» tel douanier, aux checks-points, plus rarement, la fouille de la voiture, pourtant vainne, ne se résoudra que par un nouveau «dash»; au carrefour où le «yellow fever» de service ne vous rendra le permis de conduire innocemment confié que contre quelques nairas. Au Nigéria, certificats de nationalité et visas réguliers de séjour s'achètent directement aux fonctionnaires : de vrais faux papiers. Contre cette corruption, Buhari avait lancé une vigoureuse campagne de «guerre à l'indiscipline», qu'à reprise Babangida. Des affiches, des calendriers publics,

CHEMINS DU MONDE

jusqu'aux cartables en carton des écoliers portent les slogans valorisant l'honnêteté, le travail et la discipline, sortes de dix commandements du bon Nigérian aussi vains que : «Encourager l'agriculture», «arrêtez la propagande», «Stop aux bagarres», «Apprenez à faire la queue», «Encouragez la propreté publique», «Arrêtez de dormir au travail», slogans agrémentés d'images parfois naïves mais parlantes. Des macarons «W.A.I.» autocollants ont fleuri sur les glaces des taxis et tout bon employé nigérian porte le sien épingle sur la poitrine. Politique courageuse et nécessaire mais dont les fruits ne peuvent être que fragiles dans un pays où désordre économique et corruption s'engendent mutuellement.

Le gouvernement n'est pas incapable de mobiliser les populations. Le succès des campagnes nationalistes l'atteste (avec des répercussions parfois déplaisantes comme la pratique des dénonciations à la police des immigrés clandestins). Le Nigéria a su déjà surmonter des épreuves cruciales comme lors de la guerre du Biafra. Mais les vieilles divisions entre le Nord et le Sud, les Haoussas privilégiés par les colons britanniques et les autres ethnies ne facilitent pas l'apaisement d'une vie politique périodiquement agitée par des coups d'Etat militaires (6 depuis l'indépendance). Sans cet apaisement politique souhaité par de nombreux secteurs de l'opinion nigériane remuée par de profonds et véritables débats politiques, le redressement économique restera fragile. Mais sans redressement économique la situation politique restera explosive.

Les dirigeants actuels du Nigéria ne paraissent pas particulièrement bien armés pour sortir de ce dilemme habituel des pays du tiers monde. Ainsi, malgré ses atouts considérables, le Nigéria n'est pas encore prêt à jouer le rôle prépondérant auquel il aspire en Afrique Noire. Un jour pourtant, ce géant devrait bien s'éveiller et c'est pourquoi la diplomatie française, malgré des moyens forts modestes, doit s'efforcer de rester attentive à la situation de ce pays compliqué et passionnant.

François et Isabelle MARCILHAC

quelques éléments de vocabulaire :

«go-slow» : littéralement «aller lentement», embouillage.

«dasher» : ratifier.

«yellow-fever» : «fièvre jaune», surnom des gens de la circulation, dû autant à la couleur de leur chemise qu'à leur attitude antimathique et indifférente.

Les raisons du succès de Jacques Bainville

«*Sans les Chefs, sans les Saints, sans les Héros, sans les Rois, l'Histoire est inintelligible*» (1).

Le succès des œuvres de Bainville peut sembler, à première vue, paradoxalement. Il est en effet étrange de constater que les Français du début du siècle, qui acceptent dans leur plus grand nombre le système démocratique et républicain, soient sensibles à une version monarchiste de leur passé.

(1) Charles Maurras, «Mes idées politiques», p. 111.

(2) «Jacques Bainville», Paris, éd. de la Revue Le Capitole, 1927, p. 17. La comparaison avec Voltaire est établie entre autres par André Bellesort et Louis Gillet, tous deux membres de l'Académie française, «Le souvenir de Jacques Bainville», Paris, Les Amis des Beaux Livres, 1936- p. 17, p. 67.

Trois éléments nous permettent d'expliquer cette ambiguïté :

- Le premier est tout à la faveur de l'écrivain. Sa plume, vive et claire, est souvent comparée à celle de Voltaire. Lucien Dubech aura cette formule particulièrement évocatrice : «A la lecture de Bainville, on ne dit pas, j'ai compris, ce serait encore le signe qu'on a conscience de l'effort; non, on se dit : je le savais !» (2). Son écriture dépouillée est limpide. Elle dénoue intelligemment les complexités de l'Histoire. Le style de Jacques Bainville tient une part importante dans la réussite commerciale de ses ouvrages.

- Le second élément nous amène à évoquer l'Histoire et les historiens durant la troisième République. L'Histoire alors (et plus qu'à tout autre siècle) a une vocation éducative. Cependant, à partir de 1880, de nombreux historiens estiment que la période des écrits didactiques, consacrés jusqu'alors à la pédagogie, touche à sa fin. La discipline historique est ainsi soumise à une évolution méthodo-

HISTOIRE

logique qui présage une rupture des liens avec la tradition littéraire. Le positivisme qui inspire l'ensemble de la corporation va ordonner l'approche des travaux et définir la manière d'entendre et de faire l'Histoire. Si la pratique devient plus assurée, l'œuvre, si on la compare aux « Romantiques » (Michelet à leur tête) apparaît moins ambitieuse et séduisante.

Dans leurs ouvrages sur les Ecoles Historiques (3) G. Bourdé et H. Martin décrivent ainsi cette évolution :

- A la fin du dix-neuvième siècle, l'école méthodique qui « apparaît, s'épanouit, se prolonge pendant toute la période de la troisième République », veut imposer une recherche scientifique écartant « toute spéculation philosophique ». Visant à l'objectivité absolue dans le domaine de l'Histoire, « elle pense parvenir à ses fins en appliquant des techniques rigoureuses concernant l'inventaire des sources, la critique des documents, l'organisation des tâches dans la profession ».

- L'écriture de l'Histoire privilégie ainsi le « fait » dont la notion s'impose par elle-même, au détriment de son interprétation. Elle se destine alors plus particulièrement aux professionnels et aux universitaires.

- Entre 1880 et 1900, Gabriel Monod, fondateur avec Gustave Fagniez de la « Revue Historique », exerce « un véritable magistère sur la profession historienne ». En 1885 est créée, à la Sorbonne, la chaire d'Histoire de la Révolution française, où Alphonse Aulard, membre du parti radical devient l'historiographe quasi-officiel du Régime.

- Avec C.-V. Langlois et C. Seignobos, l'Ecole méthodique opère au début du vingtième siècle « une rupture épistémologique en écartant le providentialisme chrétien, le progressisme rationaliste, voir le finalisme marxiste ». L'historien estiment-ils, doit s'effacer devant les textes car celui-ci, « pas plus que le chimiste ou le naturaliste, n'a à rechercher la cause première ou les causes finales. »

- De la sorte s'établissent dans l'Université les traits dominants de l'historiographie de la fin du dix-neuvième siècle et du début du vingtième, où la faveur accordée aux documents semble appauvrir, aux yeux du grand public, la portée de l'Histoire.

C'est un élément d'explication de « l'engouement extraordinaire » (3) G. Bourdé - (4) pour les ouvrages de Jacques Bainville, qui face à ces procédés, H. Martin, « Les Ecoles Historiques », Paris, éd. du seuil, 1983. offrent une dialectique opportuniste et limpide.

Sa conclusion répond sans doute moins à l'attente des lecteurs (4) Philippe Ariès, « Le temps de l'Histoire », Monaco, éd. du Rocher, 1954, p. 30. que l'approche historique et littéraire qu'elle suppose. Ainsi parallèlement aux règles officielles d'« objectivité scientifique » promulguées, d'autres historiens proposent des études originales.

LE SUCCES DE JACQUES BAINVILLE

assignées à des causes dont elles sont partisanes. Pour Bainville, Gaxotte, Mathiez, Jaurès... l'Histoire et le présent-politique, plus que jamais s'interpellent.

Pouvait-il en être autrement ? Laïque ou catholique - colonialiste ou continentaliste, dreyfusarde ou anti-dreyfusarde, la France offre au nouveau siècle un champ ouvert aux passions. Durant ces années, on ne voit pas naître, écrit Zeev Sternhell «un seul système qui n'ait engendré automatiquement et plus ou moins vite, son antithèse» (5).

Dans ce domaine, rien ne trahit mieux, aux yeux des royalistes, la volonté de la République de rompre avec le passé, que sa conception de l'Histoire. D'ailleurs, dans leur ensemble, les «trois droites françaises» (6) s'accordent pour revoir la version caricaturale de l'Ancien Régime, si souvent exposée.

Charles Péguy lui-même ne dénonce-t-il pas, dans son cahier «Notre Jeunesse» (1910), la désfiguration abusive infligée à la Monarchie et la démythification d'un patrimoine antérieur à 1789, qu'elle engendre ? Selon lui les maîtres du primaire ont «masqué la mystique de l'ancienne France, la mystique de l'Ancien Régime - ils ont masqué - dix siècles de l'ancienne France» (7).

(5) Zeev Sternhell, «La droite révolutionnaire», Paris, éd. du Seuil, p. 15.

(6) Selon la théorie de René Rémond: «Les Droites en France».

(7) Charles Péguy, «La République, notre Royaume de France», Paris, éd. Gallimard - textes choisis par D. Meyer, 1946, p. 232.

(8) Op. cit. 8 - p. 49 (Ph. Ariès reprend ici la formule de R. Grousset).

(9) Idem, p. 49. Si l'historiographie officielle française repoussa avec quelque dédain l'œuvre de Bainville, en revanche, les historiens allemands, selon Jacques Bariéty, se sont intéressés à ses ouvrages.

(10) Pierre Gaxotte, «Le souvenir de Jacques Bainville», p. 68.

Avec «l'école capétienne du XXème siècle» (8) dont Bainville est l'initiateur, («l'initiateur plus que le maître car son génie original ne lui a pas permis de susciter des disciples, tout au plus des imitateurs» (9), les dix siècles évoqués par Péguy vont être «restaurés».

Si pour les historiens universitaires, les faits peuvent parler par eux-mêmes sans qu'ils nécessitent une théorie ou une mise en valeur, le grand public quant à lui (plus enclin aux formules évocatrices) réclame une histoire suggestive. L'isolement qu'ils se sont imposés dans le but recherché d'une histoire scientifique, crée face aux lecteurs, un vide dont bénéficie la version démonstrative de Jacques Bainville. Souvenons-nous qu'il est avant tout journaliste. Son écriture sobre, parfois austère, est entraînante, persuasive «habile à piquer la curiosité, à accrocher l'attention et mener le lecteur conquis où il veut» (10).

Bainville ne cache pas qu'il n'est point un historien d'archives. Il se contente de documents de base. La bibliographie de son Histoire de France par exemple est limitée à des ouvrages de type général : Michelet, Thiers, Fustel de Coulanges, Thureau Dangin pour la Restauration et la Monarchie de Juillet; M. de La Gorce pour le second Empire; G. Hanotaux pour la troisième République; A. Longnon, Darest, le Manuel Historique de Politique Etrangère

HISTOIRE

d'Emile Bourgeois et certains autres à objet plus précis comme l'*Histoire Maritime de France* de J. Tramond ou encore l'*Histoire Financière de la France au XVIIème siècle* de Marcel Marion (11).

Son expérience de publiciste «compense» le manque de formation traditionnelle. L'origine littéraire et historique de ses œuvres (P. Ariès parle de «vulgarisation historique», essor du genre auquel il aurait largement contribué) présente un attrait évident dont ne se prévalent pas les écrits universitaires. La majeure partie de ses représentants ne considéraient d'ailleurs pas Jacques Bainville, comme un historien à part entière.

Peu de dates, beaucoup d'événements, l'*Histoire bainvillienne* délivre au lecteur une trame nouée avec vraisemblance, une unité de vue qui permet «d'accompagner le narrateur même si on ne l'approuve pas» (12).

En fait, dans son *avant-propos* de l'*Histoire de France*, Bainville conçoit la tâche de l'historien comme consistant principalement «à abréger».

D'autres de ses ouvrages précisent «qu'il va sans dire qu'on ne trouvera dans ce livre qu'une vue générale» (13), «qu'il faut y voir un raccourci pour montrer la suite et le fil des événements» (14), «que ce livre est en somme, une histoire à grands traits de notre pays» (15).

Sa démarche est donc aux antipodes de celle, académique, des «méthodistes», astreints au dépouillement et à la reproduction des archives. Jacques Bainville réduit la dimension des échantillons et inversement intensifie son analyse. Alors que l'étude de l'*Histoire* tend à se diversifier (de manière austère, certes) à multiplier les angles de recherche, Bainville contracte, regroupe, va à un «essentiel», qui consiste à décerner à l'*Histoire* une valeur actuelle et nourricière. Il prévient que pour se guider à travers les événements confus, «il faut s'en tenir à quelques idées simples et claires» (16).

Pour les Français de ce début du vingtième siècle, l'*historicisme bainvillien*, paraît pour une large part, répondre aux inquiétudes de leur temps.

Le propre de l'*Histoire* étant, selon Jacques Bainville, «de ne jamais finir et d'être un enchaînement perpétuel de causes et d'effets» (17), nous pouvons entrevoir et décider notre devenir, par l'examen objectif des revers et des réussites antérieures. L'étude du passé donne ainsi «la clef des agitations à première vue incohérentes» (18).

«Comprendre et expliquer», «montrer comment les choses se sont produites, quelles conséquences en sont résultées», et enfin «dégager avec le plus de clarté possible les causes et les effets» : tels sont les buts fixés par l'historien-royaliste.

(11) Jacques Bainville, «*Histoire de France*», p. 10.

(12) J. Reboul, «M. Bainville contre l'*Histoire de France*», Paris, éd. du Siècle, 1925, p. 11 (écrite à l'apogée de l'*Action française*, cette critique est sévère pour J. Bainville).

(13) J. Bainville, «*La troisième République*», Paris, éd. d'*histoires et d'Art*, 1939, p. 11.

(14) «*Histoire de trois générations*», Paris, Arthème Fayard et Cie, 1918, p. 8.

(15) «*Histoire de deux peuples continuels jusqu'à Hitler*», Paris, Flammarion, 1940, p. 5.

(16) «*Histoire de France*», p. 15.

(17) «*Journal*», 1919-1926, p. 113.

(18) op. cit. 20, p. 8.

LE SUCCES DE JACQUES BAINVILLE

– Le troisième élément du succès de Jacques Bainville est lié à la conjoncture. Il semble qu'aux yeux d'un certain public, avide de trouver par l'étude de l'Histoire, une réponse aux «errements» de leur temps, son œuvre soit salubre. L'explication des raisons pour lesquelles, dans une République qui établit un relatif consensus, tant de citoyens choisissent pour lecture cette forme d'ouvrages, est double.

Aux circonstances littéraires et historiographiques qui, nous l'avons constaté, sont favorables, s'ajoute le complexe historique du début du XXème siècle. Celui-ci est marqué par un «malaise intellectuel où les tensions politiques, les conflits sociaux... sont autant d'aspects d'un même phénomène : les énormes difficultés qu'éprouve le libéralisme pour s'adapter à la société des masses» (19). C'est finalement avec ce siècle que «commencent à se faire pleinement sentir les effets de cette révolution intellectuelle que fut le darwinisme, ceux de l'industrialisation du continent... du long processus de la nationalisation des masses» (19). Le large écho donné au «moralisme historique» (20) des livres de Bainville, peut être mis en relation avec le trouble qu'inspirent les contractions sociales, politiques, intellectuelles de ce XXème siècle, dans lesquelles la République radicale est engagée.

La mise en œuvre des Inventaires, en application de la loi de séparation, contribue à exaspérer les milieux catholiques.

La question sociale prend de nouvelles dimensions avec la poussée syndicaliste révolutionnaire. On constate «l'apparition sans le nom, d'un syndicalisme de fonctionnaires» (21).

Parallèlement, une bourgeoisie, prospère et animée par l'ascension des grands affaires, suspecte l'administration.

Le retour après 1909 de l'instabilité gouvernementale attise le sentiment de l'inefficacité politique du Pouvoir confronté à des crises sévères (22).

L'humiliation de Fachoda en novembre 1898, Tanger en 1905 où le roi de Prusse Guillaume II entame une politique d'intimidation qui entraîne la démission du ministre des Affaires étrangères, Delcassé (23), la crise sporadique des Balkans, le «coup d'Agadir» en 1911, posent à nouveau le problème des relations avec l'Allemagne.

Précisément paraît au début du siècle le premier ouvrage de Jacques Bainville Louis II de Bavière où domine l'inquiétude devant l'hégémonie prussienne.

Si la puissance allemande rend anxieuse une partie importante de la population française, l'action gouvernementale, de son côté, s'efforce de régir un «nouvel équilibre européen», de favoriser «l'évolution de la question de l'Alsace-Lorraine» ainsi que «le développement des relations commerciales et financières» (24).

(19) Z. Sternhell, «La Droite révolutionnaire», p. 24.

(20) Roger Joseph, «Qui est Jacques Bainville», expression de Michel Déon, Orléans, P. Lhermitte - 1967, p. 25.

(21) J.-M. Mayeur, «La vie politique sous la troisième République», Paris, éd. du Seuil, 1984, p. 209.

(22) Après le ministère Clemenceau, qui est l'un des plus longs de la IIIème République (25 oct. 1906-20 juillet 1909), onze gouvernements se succèdent.

(23) Il occupe le poste de ministre des Affaires étrangères de juin 1898 à juin 1905, ministre de la Marine de 1911 à 1913. Il est rappelé aux Affaires étrangères de 1914 à 1915.

(24) R. Poidevin - J. Bariety, «Les relations franco-allemandes», Paris, Armand Collin, 1977, p. 163.

HISTOIRE

Signe probant de cet encouragement à la détente : le ton de la « Revue historique » qui « glisse au fil des ans d'un farouche nationalisme à un sage positivisme » (25). Si le patriotisme « co-cardier » continue de marquer profondément les jeunes générations, il tend à nuancer son expression et sa forme. Raymond Poidevin note que les manuels scolaires traduisent une certaine gêne. « On y rappelle les provinces perdues, l'injustice subie, la violation du droit des peuples », mais « ce crime ne conduit pas nécessairement à la guerre de revanche » (25). Dès lors, ces ouvrages « cherchent à montrer aux enfants que la guerre peut être une épreuve sanglante..., qu'il est préférable de recourir à la négociation » (25).

Cependant, aux volontés de rapprochement économique et financier avec l'Allemagne, aux intentions pacifistes d'un socialisme internationaliste s'ajoute, bien que divergeant, un contre-courant sustenté par les incertitudes du lendemain. Charles Péguy dans *L'Argent* réagit devant le « parti intellectuel » qui, selon lui, tend à « déliter » les forces morales de la nation : « Je repense à la méthode de M. Langlois et de M. Bahut. Tout ce qu'il leur faut, c'est qu'il n'y ait pas des héros et des saints... Tout ce qu'ils demandent, c'est que les deux grandeurs antiques, la grandeur héroïque et la grandeur de sainteté soient également atteintes, soient également rendues suspectes. C'est la grandeur même qui les blesse, qui leur fait mal » (26).

C'est le souci de la défense du territoire qui, selon l'auteur, est absent chez les pacifistes, que témoigne avec passion Péguy. Les maîtres de la Sorbonne eux aussi sont dénoncés : « M. Lavisse évidemment ne verse pas le sang. Mais il répand la ruine, mais il verse la mollesse et la honte, et le ramollissement, et le commun relâchement... » (26).

Dressé devant ce qu'il pressent être la décomposition du corps national, Charles Péguy invoque la foi des hommes de la Révolution, leur patriotisme et leur civisme intransigeant (26). Le retournement de Péguy illustre le refus de l'affaiblissement du mythe de la revanche pourtant si vivace au début de la troisième République et qui tend à se vider de son intensité émotionnelle.

Il annonce une réaction passionnelle, anti-allemande. En 1905, Jacques Bainville édite *La république de Bismarck* qui révèle la correspondance secrète de Gambetta avec le chancelier, lequel espérait écarter Mac Mahon de la présidence.

En marge « d'un régime toujours contesté, mais de plus en plus solide » (27) s'étendent « l'obsession de la décadence, la hantise de la menace, bref, un nationalisme d'insatisfaction, de crispation et de revendication » (28). « La France n'était plus qu'un coin reculé

(25) G. Bourdè - H. Martin, « Les Ecoles Historiques ».

(26) Charles Péguy, « La République, notre Royaume de France ».

(27) Madeleine Rebérioux, « La République radicale », Paris, éd. du Seuil, 1975, p. 191-192.

(28) R. Girardet, « Le nationalisme français », p. 276.

LE SUCCES DE JACQUES BAINVILLE

de l'Occident, tandis que la Germanie accaparait à nouveau la dignité d'Empire... Tout me disait notre petitesse, notre médiocrité entre les grandeurs nouvelles...» Le sentiment de dépit du jeune Drieu la Rochelle est brutalement révélé (29).

A partir de 1911, les relations franco-allemandes entrent dans une ère de tension. Des deux côtés du Rhin, la course aux armements est relancée...

Désormais la crainte permanente de Jacques Bainville, vis-à-vis des pays germains est partagée. Publié en 1913, *Le coup d'Agadir et la guerre d'Orient* dénonce l'Allemagne qui spécule sur notre anarchie. L'auteur y écrit «Le nationalisme est la loi du monde moderne..., notre siècle est celui où les nations sentent le plus vivement, le plus passionnément leurs différences...» (30).

La conclusion de l'enquête menée par Henri Massis et Alfred de Tardé, sur la génération des 18-25 ans - Les jeunes gens d'aujourd'hui publiée par «L'Opinion» sous le pseudonyme d'Agathon en 1913 - exprime le tempérament d'une jeunesse volontaire. «Qu'on fût royaliste ou non, il y avait une trace de Maurras en chacun : procès du régime parlementaire, réaction contre les éléments perturbateurs de l'ordre, contre le germanisme, contre les excès romantiques...» (31). Barrès, Maurras, Psichari s'accordent avec Péguy qui clame que «c'est le soldat français qui fait qu'on parle français à Paris» (32).

Le 1er août 1914 : mobilisation générale. 2 août : invasion de la Belgique. 3 août : l'Allemagne déclare la guerre à la France.

Après quatre années de souffrance, les Français connaissent le bonheur de la victoire, mais la joie ne masque qu'un temps les profondes blessures : plus d'un million trois-cent mille tués (10% de la population active masculine), plus de trois millions de blessés, invalides de guerre. Les dépenses du conflit sont évaluées à 150 milliards de francs.

On songe alors aux accents lyriques de Michelet, exprimant le drame communément vécu au cours des âges par ce peuple meurtri : «Vous auriez vu alors les visages bruns, les mains noircies par la poudre, qui commençaient à se laver de grosses larmes...» (33). Pour Bainville il s'agit de penser en politique : «Quoi qu'il arrive le gouvernement aura sa responsabilité...», note-t-il dans son journal (34). Il ne s'agit pas de partager les illusions généreuses de l'époque. Certes la République est victorieuse, l'Alsace et la Lorraine retournent dans le giron de la France, mais à quel prix. Le choc de deux nations a donné naissance à une double composante psychologique. La première est celle de l'espoir, inspirée du sentiment (34) J. Bainville, «Journal inédit», d'avoir jugulé la «der des ders». La seconde sous-entend, devant p. 76.

(29) Drieu la Rochelle, «Etat civil» (1921), Paris, éd. Gallimard 1949, p. 164.

(30) J. Bainville, «Le coup d'agadir et la guerre d'Orient», Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1913, p. 165.

(31) E. Weber, «L'Action Française», p. 97.

(32) C. Péguy, op. cit 38, p. 306.

(33) J. Michelet, «Histoire de la Révolution française», Paris, Robert Laffont, 1979, p. 156.

(34) J. Bainville, «Journal inédit», p. 76.

HISTOIRE

l'ampleur du conflit, une vision déductive, imprégnée de doute. Si des Français ne veulent pas croire possible la faillite de la paix, d'autres au contraire, s'interrogent fébrilement sur les signes d'une tragédie ultérieure.

«Dès 1918-1919, se mettent en place les éléments de ce qui va devenir en vingt ans, un nouveau drame franco-allemand» (35). Ceux-ci, Jacques Bainville les définit dans plusieurs de ses ouvrages parus entre 1918 et 1919 : *Histoire de trois générations*, *Histoire de deux peuples* et *Les conséquences politiques de la paix*. «Vous allez voir, explique-t-il, comment le peuple français, après avoir réussi avec ses guides héréditaires et ses grands politiques à assurer son repos et sa grandeur, a travaillé de ses propres mains à détruire ce qu'il avait fait et comment il a ramené dans le monde l'âge de fer et la barbarie, en croyant régénérer le genre humain (36).

Est-ce l'historien-royaliste qui donne aux événements leur mesure ou inversement ? Quoi qu'il en soit, le succès de ses œuvres est indissociable des circonstances du moment. Entre 1919, jusqu'à sa mort, elles lui seront particulièrement propices. Raymond Aron exprime dans ses «Mémoires» le sentiment déphasé de sa génération lors des dix années qui suivirent la signature du traité de Versailles du 28 juin :

«Quelle guerre fut aussi prolongée, cruelle, stérile que 1914-1918. Les passions qui l'avaient légitimée, les jeunes qui avaient vingt ans en 1925 ne les partageaient plus, ils avaient parfois peine à les imaginer. Nous avions pour la plupart vécu cette guerre de loin sans en souffrir. Ceux-mêmes qui l'avaient faite ou les orphelins, la détestaient d'autant plus qu'ils n'estimaient pas les récompenses de la victoire à la mesure des sacrifices» (37).

Désormais, le souvenir des tueries meurtrières de 14-18 est inhérent à la société de l'entre-deux guerres. Il est rappelé quotidiennement par la présence d'anciens combattants dans les rues, dans le métro, aux spectacles. Il prend une acuité particulière en 1935, au début de ces «années creuses» annoncées par les démonstrations. «Encore un bain de sang et resterait-il même une France ?» (38). Si à la SDN la France occupe une place privilégiée, sa politique extérieure de prestige face à l'Allemagne endettée est contrecarrée par les Alliés.

«Les vaincus ne trouvent jamais que les vainqueurs sont justes, au moins faut-il qu'ils les trouvent forts» (39). Les Français se sentent-ils forts ? Rien n'est moins évident. L'écho donné au moralisme historique de Bainville n'est-il pas un élément qui confirme ce sentiment de doute ? Cet accueil de plus en plus favorable, est en partie corollaire des conditions sociales et poli-

(35) J. Bariéty, «Les relations franco-allemandes», p. 223.

(36) J. Bainville, «Histoire de deux peuples», p. 51.

(37) Raymond Aron, «Mémoire», Paris, Julliard, 1983, p. 58.

(38) Robert O. Paxton, «La France de Vichy», Paris, éd. du Seuil, 1973, p. 23.

(39) J. Bainville, «La France», T2 - p. 30.

LE SUCCES DE JACQUES BAINVILLE

tiques, et de leurs influences sur les esprits. Le succès de Jacques Bainville, né du tourment de la menace extérieure, se conforte du souci de la sécurité et de la grandeur nationale.

A la fin des hostilités, la cohésion que commandait la défense de la patrie est consommée. La démocratie libérale est réfutée sur deux fronts.

- A gauche, par la montée du socialisme et la poussée d'un courant de revendications ouvrières qui se traduit par une augmentation des effectifs syndicaux qui passent de 900.000 à plus de 2 millions d'adhérents. Les grèves et les journées du premier mai, sont marquées par une rare violence. « L'orientation révolutionnaire des militants socialistes qui affluent vers le parti - écrit Jean-Marie Mayeur - font craindre aux milieux attachés à l'ordre social une menace bolchevique en France-même » (40).

- A droite, essentiellement par les groupes nationalistes, parmi lesquels l'Action française tient le haut du pavé. Il en sera ainsi jusqu'à la création des Croix de Feu du colonel de La Rocque en 1928 et l'apparition des diverses ligues.

(40) J.-M. Mayeur, « La vie politique sous la troisième République », p. 252.
(41) Notons que le chiffre de ventes le plus important enregistré par la librairie Arthème Fayard pour l'*« Histoire de France »* se situe à sa parution en 1924 avec 70.000 exemplaires. Année marquée, estime René Rémond, par la première poussée caractérisée de fièvre antiparlementaire. (*« Les Droites en France »*, p. 193). Précisons également que 1941, 1942 et 1946 montrent une hausse des ventes exceptionnelle de l'*« Histoire de France »* et du *« Napoléon »* de J. Bainville, en comparaison de la moyenne des années antérieures (*« Histoire de France »*, 1940 : 5.500 - 1941 : 41.800 / *« Napoléon »*, 1940 : 8.800 - 1941 : 16.500) - W. Keylor - *« J. B. and the Renaissance of... »*, p. 327.

L'œuvre de Bainville, si elle ne provoque sans doute pas un intérêt dans les milieux socialistes et révolutionnaires, outrepasse la seule considération des royalistes. Il faut donc discerner au-delà des idéologies marginales un champ complaisant plus large.

Il peut être circonscrit au sein de ceux qu'exaspère la crise économique, qu'irrite l'inconstance ministérielle ou qu'indignent les scandales politico-financiers (41). En effet, l'économie de l'entre-deux guerres est chaotique. Il faut attendre le retour de Poincaré aux affaires et la dévaluation officielle du franc en 1928 pour que l'instabilité monétaire soit enravée. Après une accalmie passagère, la France est touchée à partir de 1931, par une crise économique mondiale.

La sérenité politique, elle aussi, est problématique. Le « Bloc national » qui triomphe aux élections de 1919 est hétérogène, le « Cartel des Gauches » (1924-1926) est éphémère, le gouvernement dirigé par Poincaré ne se maintient pour sa part que trois années durant, de 1926 à 1929. A partir de 1930, les ministères vont se succéder fébrilement. Le scandale Oustric, puis en janvier 1934 la mort de Stavisky, lèvent un voile sur la corruption politique et entraînent un discrédit de la classe parlementaire. Le 6 février, les ligues de droite font une démonstration de force suivie par deux contre-manifestations des partis de gauche le 9 et le 12 février 1934.

Si la guerre civile n'a pas lieu, la situation demeure tendue. Après le Front Populaire (1936-1938), les présidents du Conseil, Daladier

HISTOIRE

puis Reynaud, ne peuvent empêcher la marche vers la seconde guerre mondiale. Celle-ci est bruyamment dénoncée par les milieux nationalistes et, de façon plus pertinente, par Jacques Bainville.

Les relations franco-allemandes, malgré la volonté de détente qui se situe entre 1925 et 1930, restent préoccupantes. Ici encore, la thèse de l'historien-journaliste trouve chez ses lecteurs un terrain conquis d'avance. Que la capitale soit à Vienne ou à Berlin, explique-t-il, «la nature, les instincts et les besoins de l'Allemagne ne changent pas. Les Gaulois et les Gallos-Romains furent déjà exposés aux invasions quand la Germanie était païenne» (42). Malheureusement, l'actualité ne lui donne-t-elle pas, en partie, raison ? L'impuissance des Français à faire valoir les droits de la victoire, la poussée révisionnistes des vaincus, l'effet déplorables que provoque la connaissance de la lettre de Stressemann adressée au Kronprinz, l'arrivée de Hitler qui entame une campagne de revendications, le «déclin» de l'influence française devant la montée des jeunes nationalismes indigènes, confirment la prescience de Jacques Bainville.

Maîtrise littéraire, contexte historiographique, conjoncture historique, ce sont là, trois facteurs dont bénéficient les ouvrages de l'historien. Ils lui permettent de s'affirmer auprès d'un public plus élargi que celui du seul courant royaliste.

Une « Histoire royaliste » pour citoyens républicains ?

En examinant les conditions historiques dans lesquelles s'inscrit l'œuvre de Jacques Bainville, nous venons d'une certaine manière de répondre à ce paradoxe. Nous avons présenté les sujets d'incertitudes qui pèsent sur les Français auxquels l'analyse historique de Bainville peut répondre.

Les motifs d'irritation et, pour certains, de l'inimitié qu'inspirent les rouages de la démocratie libérale sont divers (43).

Nous pouvons de ce fait, supposer une audience « hétérogène » où chacun trouve un pôle d'intérêt et de rencontre, qui l'amène à la lecture de Bainville. Il peut être dicté par la crainte de l'ennemi héritaire, le goût de l'ordre ou encore par l'idée de la pérennité nationale. Au-delà de ces motivations précises, un nombre important de lecteurs assimilera la philosophie de Bainville - en tâchant d'élaguer la finalité royaliste, mais en retenant ses aspects conservateurs.

(42) J. Bainville, « Couleurs du temps », Paris, Bibliothèque des Oeuvres Politiques, 1928, p. 91.

(43) Critique des rouages plus que des fondements. Ces derniers étant essentiellement proscrits par les deux extrêmes de droite et de gauche, lesquels n'offrent pas une clientèle satisfaisante pour répondre au large écho donné à l'Histoire de Bainville.

LE SUCCES DE JACQUES BAINVILLE

Incontestablement l'Histoire bainvillienne s'adresse aux sensibilités conservatrices. Il serait partiel de les voir toutes assignées à une tendance plus qu'à une autre (l'étymologie du qualificatif «conservateur» étant variable selon les traditions et les acquis auxquels il se réfère). Néanmoins, si nous convenons à la définition de Jules Romains : «Etre de droite, c'est avoir peur pour ce qui existe» (44), alors la clientèle de Bainville peut s'étendre largement à l'ensemble des droites françaises. Cela est d'autant plus envisageable qu'il prescrit sa doctrine avec circonspection.

(44) René Rémond, «Les Droites en France», p. 361.

(45) Idem, p. 159.

(46) Eugen Weber, «l'Action Française», p. 132 - p. 567. Dans le journal «l'Eclair» du 5 sept. 1925, à la question - Quels livres recommanderiez-vous pour porter le renom de la France à travers le monde ? Cent cinquante écrivains s'accordent pour placer en tête de leur choix les œuvres de Charles Maurras et l'*«Histoire de France»* de Bainville.

(47) R. Aron, «Mémoires» (dans ses souvenirs d'entre deux guerres, l'A.F. et Maurras sont régulièrement évoqués, notamment p. 101 - p. 139).

A. Malraux, «Les chênes qu'on abat...» : «parmi mes lecteurs de moins de trente ans, parmi les lecteurs étrangers, qui se souvient que l'Action française a dominé la Sorbonne ?» Paris, Gallimard NRF - 1971 - p. 187.

(48) W.R. Keylor, «J. Bainville and the renaissance of Royaliste History...», p. XXIII.

(49) Op. cit. 65, p. 350.

Cet élargissement du public de Bainville accompagne d'ailleurs un élargissement plus général de l'influence de l'Action française qui, tout en restant marginale, est sortie renforcée des quatre années de guerre, s'est en partie intégrée au paysage politique. L'A.F. dilue (ou diffère !) ses intentions conspiratrices et se montre plus «nationale qu'insurrectionnelle» et, tout en gardant une réputation équivoque, elle se fait admettre dans les milieux conservateurs. De plus le quotidien royaliste est susceptible des plus brillantes analyses (comme des plus basses injures !) et, dans une époque où la presse bénéficie du privilège de l'information, il contribue puissamment au prestige de ses rédacteurs. Les plus grands écrivains ne dissimulent d'ailleurs pas leur admiration pour le quotidien : Marcel Proust, Guillaume Apollinaire, André Gide et plus tard Drieu La Rochelle, Montherlant, François Mauriac (46), Malraux, Raymond Aron... (48). Dans une certaine mesure, c'est chez les intellectuels, écrit W.-R. Keylor, que l'œuvre de Jacques Bainville est diffusée. Il y a deux raisons à cela :

- en premier lieu les «gens de lettres» sont, depuis l'affaire Dreyfus, pour leur majorité conservateurs;
- en second lieu, ils sont hostiles à l'amoindrissement de l'enseignement littéraire au sein du système éducatif français et à la prépondérance donnée au scientifisme historique auquel ils reprochent l'influence exercée par les techniques allemandes. Ils se font les défenseurs de la culture classique (48). Les travaux de Jacques Bainville présentent à leurs yeux les critères de la tradition.

Mais, poursuit Keylor, c'est dans les milieux de la bourgeoisie française que les écrits de l'historien royaliste sont le plus largement lus. S'il est vraisemblable que l'Action française recrute la majorité de ses effectifs au sein de cette classe moyenne (49), celle-ci demeure dans son ensemble attachée au régime républicain.

Ceci n'exclut pas une certaine bienveillance pour les leçons que lui prodiguent les ouvrages historiques de Bainville. D'autant plus qu'à partir des années 30, explique Jean-Marie Mayeur, le système parlementaire perd une partie de ses soutiens affectifs dans les classes moyennes. On constate alors «un manque de foi dans les

HISTOIRE

vertus du libéralisme parlementaire et de la démocratie politique», une exaspération devant la «lutte des blocs, aggravée par les divisions nouvelles sur la politique extérieure» et une «coupe entre les formations politiques et l'opinion, qu'elles n'encadrent que très partiellement et auxquelles elles tiennent un discours désuet» (50). Depuis la fin du conflit franco-allemand, le souvenir encore vivant des années de guerre n'empêche pas la dissipation des valeurs morales dans le pays. L'écart entre les souffrances du combat et le sentiment de la déficience parlementaire devant les difficultés sociales, économiques ou militaires, favorise une interpellation des principes que consacrait la foi républicaine. Si la République demeure le régime qui divise le moins les Français, sa légitimité leur apparaît moins dogmatique. C'est «d'être devenue une tradition que la démocratie souffre» (51).

La sympathie de ces classes moyennes à l'égard de Jacques Bainville relève autant de la teneur littéraire ou philosophique de ses ouvrages que du ressentiment qu'elles éprouvent envers un système qu'elles rendent responsable du malaise social et économique.

C'est entre deux types de sensibilités dépeints par Roger Nimier, dans son roman *Les enfants tristes*, et Drieu la Rochelle, dans *Gilles*, que nous pouvons nous faire une idée de ceux qui devaient composer la majorité de ses lecteurs :

«Hélas !» - pense Monsieur Le Barsac - «La politique est sans force. Comme une brume qui s'écarte et n'est plus soudain qu'un voile imperceptible, elle laisse place au corps vivant de l'angoisse...». Puis interpellant son fils, il s'exclame : tu prévois les événements ? Tu sais ce qui va se passer ? La guerre, la révolution, tu n'y penses jamais ? Ah ! non, Monsieur est dans ses rêves. Monsieur se laisse vivre» (52).

«Tu crois vraiment que la France va mourir ? s'écria Gilles. - Mais oui, la France meurt. Viens au village à côté, je vais te montrer maison par maison, famille par famille, la mort de la France, viens... Jamais plus, songeait Gilles, jamais plus, jamais plus la sève ne repassera dans ce peuple de France aux artères desséchées...» (53).

La présentation historique de Bainville s'accordait sans doute bien à ces deux personnages dont les caractères et les desseins sont pourtant distincts. Car leurs réactions procèdent d'un même sentiment : l'intuition du cours de l'Histoire qu'ils jugent dans le cas présent «régressif». Pour cela, ils se réfèrent à l'aide du passé, à des postulats auxquels ils croient, et qui déterminent leur jugement sur le présent selon que les hommes s'y soumettent ou s'en écartent.

(50) J.-M. Mayeur, «La vie politique sous la troisième République», p. 402.
(51) R. Remond, «Le XX^e siècle de 1914 à nos jours», Paris, éd. du Seuil, 1974, p. 74.

(52) Roger Nimier, «Les enfants tristes», Paris, éd. Gallimard, 1951, p. 13. P. 23.
(53) Drieu la Rochelle, «Gilles», Paris, éd. Gallimard, 1939, p. 490-491.

LE SUCCES DE JACQUES BAINVILLE

Face à une société mouvante, l'Histoire bainvilienne agit dans un cadre conditionné par des lois naturelles (presque intangibles) qu'il convient, pour notre propre existence, de ne pas outrager. Cette conception recommande donc une forme stable des sociétés. Elle exprime une vision pessimiste du devenir et suppose nécessairement une volonté conservatrice, auxquelles souscrivent Monsieur Le Barzac et Gilles (54).

« La rigueur n'existe que pour autant que l'on s'identifie avec le principe ou la chose que l'on aborde ou que l'on subit », écrit E.-M. Cioran dans son *Précis de décomposition*. Cette rigueur accordée par le public (souvent à juste titre) aux œuvres de Jacques Bainville correspond singulièrement à l'affaiblissement du régime républicain et des valeurs qu'il représente. L'Histoire de Bainville est inhérente à son temps.

(54) « Bainville told them where they had been, where they were, and where they were likely to be in the years to come », p. XXVI - W. Kaylor.

Dans l'indécision présente, son message est écouté, fût-il lié à la cause de la monarchie.

Igor MITROFANOFF

GABRIEL MARCEL

Le n°14 de CITE sera exclusivement consacré à un dossier Gabriel Marcel réalisé pour nous par l'Association « Présence de Gabriel Marcel ». On y trouvera des textes de Joël Bouëssé, Pierre Colin, Yves Ledure, Jean-Marie Lustiger, un entretien inédit entre Gabriel Marcel et M. Veto, de nombreuses photos, etc., etc.

Nous comptons sur nos amis pour assurer à ce numéro exceptionnel la diffusion qu'il mérite. Nous avons établi à leur intention un tarif pour des commandes avant parution par quantités.

Tarif par quantités (commande à adresser à Cité avant le 31 octobre 1986) - 1 ex.: 35 F / 2 ex.: 66 F / 3 ex.: 93 F / 4 ex.: 116 F / 5 ex.: 130 F / 10 ex.: 150 F / 25 ex.: 350 F / 50 ex.: 650 F.



BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner à CITÉ, 17, rue des Petits-Champs 75001 Paris

règlement à l'ordre de CITÉ, ccp 23 982 63 N Paris

NOM :

Prénom :

Adresse :

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

souscrit un abonnement,

- Normal pour un an (4 numéros), 125 F
- Soutien pour un an (4 numéros), 200 F
- Normal pour deux ans (8 numéros), 235 F



ci-joint règlement par chèque bancaire ou postal

POUR VOS AMIS

Si vous avez un ami qui, à votre avis, pourrait s'abonner à CITÉ,
merci de bien vouloir nous donner son adresse afin que nous le
contactions.

.....
.....
.....
.....

SOMMAIRE DES NUMÉROS PRÉCEDENTS

N°1 - Épuisé

N°2 -

L'épreuve du terrorisme - Club Nouvelle Citoyenneté
Le dialogue social - Emmanuel Mousset
Libéralisme : le vent d'Amérique - Alain Solari
La psychiatrie en question (1) - Julien Betbèze
Littérature : le grand pervertisseur - Philippe Barthelet
Les lectures talmudiques d'Emmanuel Lévinas - Ghislain Sartoris
Les fausses promesses de Monsieur Garaudy - Alain Flamand

N°3 -

La psychiatrie en question (2) - Julien Betbèze
Les hommes du pouvoir socialiste - Emmanuel Mousset
Le libéralisme à l'américaine - Alain Solari
Quelle politique industrielle ? - Entretien avec Jean-Michel Quatrepont
Défense : nouvelles données - Entretien avec le général P. Gallois
A propos de Hugo von Hofmannsthal - Philippe Barthelet
Finnegans wake de James Joyce - Ghislain Sartoris

N°4 -

Introduction à l'œuvre de René Girard - Paul Dumouchel
Table ronde avec René Girard et Jean-Pierre Dupuy
Les municipales 1983 - Emmanuel Mousset
Poésie : Polonaise - Luc de Goustine
Le théâtre de Gabriel Marcel - Philippe Barthelet

N°5 -

Tocqueville et la démocratie - Club Nouvelle Citoyenneté
La révolution conservatrice américaine - Bertrand Renouvin
L'après féminisme - Emmanuel Mousset
Réflexion sur l'insécurité - Entretien avec Philippe Boucher
Voyage en URSS - Michel Fontaurelle
« Le sanglot de l'homme blanc » - Alain Flamand
« Le sujet freudien » - Julien Betbèze

N°6-7 -

Entretien avec Jean-Marie Domenach
Une lettre de Léo Hamon
La France peut-elle avoir une ambition ? - Alain Solari

Pouvoir et liberté chez Benjamin Constant - Club Nouvelle Citoyenneté
Plaidoyer pour une croissance autocentrale - Patrice Le Roué

Marcel Gauchet et l'extériorité du social
Deuxième gauche, premier bilan - Emmanuel Mousset
Voyage en Chine (1) - Michel Fontaurelle
Conte : La fée de Noël - Rémy Talbot
La Sagesse mode d'emploi (Raymond Abellio) - Michel Dragon
« Fiasco » - Catherine Lavaudant

N°8 - Épuisé

N°9 -

Nature de l'Union soviétique - Marko Marakovici
La politique et la conscience - Vaclav Havel
A propos de la pensée dissidente - Martin Hybler
Voyage en Chine (3) - Michel Fontaurelle

N°10 -

Nature et différences - Jean-Pierre Dupuy
La clé de voute - Noël Cannat
Hérédité et pouvoir sacré - Yves La Marck
L'année de Gaulle - R. La Tour
Voyage en Chine (4) - Michel Fontaurelle

N°11 -

La nature du pouvoir royal - entretien avec Emmanuel Le Roy Ladurie
Le jour, la nuit et la solidarité (à propos de Jan Patocka) - Martin Hybler
« L'alliance et la menace » - Yves La Marck
Analyse du R.P.R. - Jean Jacob
Le tournant historique de 1984 - Jean Jacob
A propos de Philippe Sollers - Alain Flamand
République et politique étrangère - Paul-Marie Couteaux

N°12 -

La nature du lien social - entretien avec Marcel Gauchet
La main invisible (recherche sur les rapports entre l'économie politique et la philosophie morale et politique) - Jean-Pierre Dupuy
Vertus et limites du déséquilibre - Yves La Marck
Un regard sur l'Allemagne - B. La Richardais
Nouvelle : « Les Complices » - Rémy Talbot
Une histoire moderne - Martin Hybler

PRIX DE CHAQUE NUMÉRO : 35 F